

JOURNAL
DES
DEMOISELLES
HISTOIRE ET ROMANS

CHRISTINE DE PISAN

(SUITE)

Quant à leur vie privée, on l'a dit précédemment, elle était simple et formait un contraste tranché avec tout cet étalage de pompeuse splendeur. Charles, réglé dans ses mœurs, sérieux dans ses occupations, se montrait modeste dans ses vêtements et voulait qu'il en fût de même autour de lui, à commencer par la Reine et ses enfants. Il n'y souffrait point, nous dit son biographe :

« Nul homme qui portast des habits trop courts, ne trop outrageuses poulaines, ne femmes cousues en leurs robes trop estreintes (serrées). »

On sait ce qu'étaient les *poulaines*, ces chaussures si chères aux élégantes d'autrefois, et dont la pointe indéfiniment prolongée s'opposait absolument à la marche de qui en faisait usage, à moins qu'on ne la relevât en l'attachant au genou par une petite chaîne. Mais quelle était donc la puissance ou la présomption de ce prince, pour qu'il osât entrer ainsi en lutte avec la *Mode*, cette souveraine absolue, qui, mieux encore que la grammaire... fait obéir jusqu'aux rois ?

O Charles V ! que ne pouvez-vous revenir en ce monde !

Christine ne se contente pas de nous donner, pour ainsi dire, l'extérieur de la vie du *sage Roy*; elle entre aussi dans le détail de ses habitudes quotidiennes. Arrêtons-nous à ce passage :

Il est entre six heures et sept heures du matin; le Roi se lève.

« Et vraiment, » observe poétiquement l'auteur, « comme la déesse Aurore, par son esjoyssement à son lever, rend rejoys les cœurs des voyens (ceux qui le voient), se pourroit dire, » sans mentir, de nostre Roy, rendant joye à ses

» chambellans et aultres serviteurs députés à son » corps. »

Après un signe de croix, suivi de quelques pieuses oraisons, il procède à sa toilette, en s'entretenant familièrement avec ces mêmes serviteurs députés à son corps.

« Se truffoit avec eux de paroles joyeuses et » honnêtes. »

Le voilà peigné, vêtu et ajusté « *suivant le jour*, » poursuit Christine. Il dit ses heures canoniales avec son chapelain, puis entend dévotement la messe,

« ... Laquelle estoit glorieusement célébrée » chacun jour, à chant mélodieux et solennel. »

Charles V, amateur des arts, avait un goût décidé pour la musique, comme on aura occasion de le remarquer ailleurs; et où la musique est-elle mieux à sa place que dans le lieu saint, où l'âme humaine lui emprunte ses ailes pour monter vers Dieu ?

Au sortir de la chapelle, une foule anxieuse l'attend. C'est l'endroit et le moment où le Roi donne audience à quiconque, riche ou pauvre, a quelque requête à lui présenter. Il écoute gracieusement tout le monde, et ne rebute personne. Mais les affaires de l'État le réclament; Charles se rend au Conseil. La matinée s'écoule dans l'exercice de ces devoirs sérieux de la royauté. Dix heures sonnent, il y fait trêve pour venir se mettre à table.

« Son mangier n'estoit mie long, et moult ne » se chargeoit de diverses viandes... Vin clair et » sain, sans grant fumée, buvoit bien trempé, et » non foison, ne de divers. »

Ces habitudes de sobriété ne rappellent-elles pas encore ici presque identiquement celles de Charlemagne, telles que les rapporte Eginhard ?

Un plaisir plus noble que les copieuses libations en usage chez les peuples du Nord à la fin du dîner, ou que le cigare de nos jours, va terminer le repas royal.

« A l'exemple de David, instruments bas pour
» rejouer les esprits, si doucement jouez comme
» la musique peut mesurer son, oyait volontiers
» à la fin de ses mangiers... »

Sous l'impression de cet *adagio* expressif et mélodieux, le Roi quitte la table. Les grands appartements sont ouverts; une multitude énorme de chevaliers, de barons, de nobles étrangers se pressent dans ces vastes et magnifiques salles dont Christine nous a fait la description admirative : c'est là, dit-elle, qu'on lui apportait des nouvelles de tous les pays, des récits de batailles, d'aventures militaires et de choses diverses. Deux heures encore sont données à ces réceptions; mais ici s'arrête la journée de travail et de représentation; Charles va maintenant s'appartenir à lui-même. Il se retire pour faire la sieste; une heure de repos lui suffit, et, en attendant les vèpres, il passe le temps avec ses familiers, en distractions agréables.

C'est sans doute à ces entretiens intimes, — peut-être aussi à ceux des réceptions royales — qu'il faut rapporter diverses paroles saillantes que Christine, dans le troisième livre de son ouvrage, enregistre comme échantillons d'une sagesse rare, sous le titre de *moz substantieux* que le Roi Charles dist.

Un jour, devant lui, un chevalier s'extasiait sur le bonheur d'être prince.

« — Je ne scay, ce dit le Roy, en seigneurie
» flicité, excepté en une seule chose. — Plaise-
» vous nous dire en quoy? ce dirent les autres.
» — Certes, dit-il, en puissance de faire le
» bien. »

Belle parole, assurément, et digne d'être méditée par les heureux de ce monde, sans qu'il soit besoin pour cela d'être prince.

Il y avait à Paris, en ce temps-là, un acrobate merveilleux, que le peuple surnommait le *Voleur* (voltigeur), tant il se montrait habile à sauter sur la corde. Christine, comme beaucoup d'autres, l'avait vu avec admiration, voltigeant en effet d'un pied sûr le long de cette corde, tendue des tours de Notre-Dame au Palais. Mais dans l'un de ses prodigieux exercices, le malheureux artiste perdit l'équilibre, et tomba de si haut, qu'il resta sur place tout « *esmormelez*, » c'est-à-dire entièrement disloqué et broyé. A ce propos, le Roi observa qu'il était presque impossible, quand un homme présumait trop de lui-même, de sa force, de sa légèreté ou d'autre chose, « *qu'au derrain* » ne luy en meschiée » (qu'en dernier lieu, il ne lui en advint malheur); puis raconta l'histoire d'un philosophe qui, présumant trop de son savoir, déclarait que s'il était jamais battu dans la discussion, il cesserait de prendre aucune nourriture.

« Et comme il avint que par plus soubtil de
» luy le fust, méçant erreur sur erreur, mouru
» de deuil; et ycestes choses sont à noter aux
» présomptueux. »

Sur quoi Christine court tout au fond de l'antiquité chercher encore un autre exemple : celui de Milon de Crotone, qui périt, comme on le sait, pour avoir trop présumé de ses forces dans sa vieillesse.

Mais nous retrouverons plus loin les *moz substantieux*. Les vèpres sont dites; Charles descend dans ses jardins, pour y récréer ses esprits, et prendre le plaisir salubre de la promenade, car nous sommes en été, et dans ce vaste hôtel de Saint-Paul, auquel, parmi toutes les demeures royales, que ce prince, grand dépensier en fait d'architecture, s'est plu à faire construire ou à embellir, — il accorde une préférence particulière. Souvent la Reine vient l'y joindre; c'est là aussi qu'on lui amène ses enfants, qu'on lui apporte des présents venus de loin, ou bien qu'il examine les joyaux et les étoffes précieuses que divers marchands viennent étaler sous ses yeux.

Mais la belle saison est passée; la promenade devient difficile. Comment vont être employées les heures oisives de l'après-midi?

Elles le seront fort bien; car le roi Charles a l'esprit actif et les goûts élevés. Jusqu'au moment de son frugal souper, qui d'ailleurs sera servi de bonne heure, il écoute une lecture faite à haute voix dans l'un de ces beaux ouvrages d'histoire, de philosophie ou de piété, qu'il a rassemblés à grands frais pour en former sa bibliothèque; bibliothèque magnifique entre toutes, car elle compte jusqu'à neuf cents volumes! — Charles en fait son plus cher trésor; il la choie, il la couve avec amour. — « Son cabinet, dit Christine, estoit beau à plaisir et » ordéné avec soin. » — Mais ce trésor n'est pas celui de l'avare; le possesseur sait en jouir, et apprécier dignement ceux qui peuvent l'y aider. L'un de ses valets de chambre, nommé Giles Malet, s'était acquis par là sa faveur d'une façon particulière.

« Bien lisoit et bien ponctoît, » dit encore Christine.

Le rare mérite de bien ponctuer en lisant, n'était pas le seul titre de l'excellent lecteur à l'estime de son maître. Il y joignait une force de caractère toute spartiate, à en juger par le trait suivant que raconte notre auteur.

« Une fois à celuy avenist tel inconvéniënt que
» un sien petit fils, courant atout (avec) un petit
» coutel pointu, cheust dessus, et se tuast; la-
» quelle chose, n'est mie doubt, fust grant
» douleur et perplexité au père. Néantmoins,
» celuy propre jour, fut devant le Roy, lisant
» longue pièce, par tel semblant et chière (visage)
» et mine ne plus ne moins que à coustume avoit;

» dont le sage Roy... comme il sceust le cas,
» moult l'en prisa... »

Sans s'arrêter davantage à Giles Malet, Christine nous parle de Démocrite et d'Anaxagore. — Mais voilà le souper du roi servi et promptement achevé. Charles, après quelques moments donnés encore aux délassements de l'esprit, se retire pour aller prendre le repos de la nuit. Ainsi se passe et finit chaque journée, suivie le lendemain d'une journée pareille, qui ramène dans un ordre invariable les mêmes travaux et les mêmes loisirs.

Peut-être cette vie si régulièrement arrangée offre-t-elle, au premier abord, une lacune qu'on aimerait à voir remplir. Il semble en effet que Charles, tout à ses occupations de roi politique et d'homme lettré, n'accorde qu'une bien rare satisfaction à ses sentiments de père et de mari, que nous l'avons vu seulement associer, comme en passant, à l'exercice hygiénique de la promenade.

Christine nous donne peu de détails à cet égard. Cependant, nous savons aussi par elle que le roi surveillait avec sollicitude l'éducation de ses enfants, et surtout celle de son fils aîné. — « Il » désiroit pouvoir à la nourriture de son esprit, » ce qui n'eust point failli à l'enfant — ajoute-t-elle tristement — si la vie de son père eust été » plus longue. »

Quant à la reine, cette belle Jeanne de Bourbon, que jadis, plus docile aux inspirations du cœur qu'à celles d'une habile politique, il avait préférée à la riche Marguerite de Flandre et à sa magnifique dot, il est aisé de voir que les rapports les plus affectueux régnaient entre elle et lui. — Christine nous assure qu'il « la maintenait en paix, en amour et en continuel plaisir. — Si parmi les objets d'art ou de luxe dont il était amateur, et qu'on venait chaque jour lui offrir, il voyait quelque chose qu'il crût devoir plaire à la reine, il s'empressait d'en faire l'acquisition et de le lui envoyer. — Il la fréquentait souvent, et toujours avec un joyeux visage et des paroles gracieuses, agréables et sensées. Elle, de son côté, en usait de même sorte, avec les égards qui sont dus au rang suprême. Le roi, d'ailleurs, lui portait un amour uniforme, calme et constant. »

Voilà qui doit ôter aux âmes charitables toute inquiétude sur le bonheur domestique du couple royal.

Nous avons suivi Charles V pas à pas, d'heure en heure, jusque dans les moindres actes de sa vie journalière; on serait fondé à croire que nous connaissons et pouvons apprécier maintenant son caractère, dont la narratrice a pris soin plus particulièrement de faire ressortir à nos yeux les beaux côtés. Mais tel n'est pas l'avis de Christine, car son vingt-deuxième chapitre porte en titre : « Ci commence à parler des vertus du Roy Charles. » — Ce commencement a une suite interminable. C'est tout un musée de vertus, soigneusement étiquetées et classées à leur rang respectif. Dans chaque article du catalogue, peu de lignes

sont consacrées au Roy Charles; le reste est une dissertation morale, étayée, comme toujours, de maint exemple et de maint précepte, empruntés à l'antiquité profane ou sacrée. Peut-être aimerait-on mieux voir ces mêmes vertus vivantes et agissantes qu'ainsi disséquées et empaillées; mais si l'aspect de la galerie est un peu froid, il ne laisse pas d'être instructif.

D'ailleurs, divers traits, semés dans le cours de l'ouvrage, se rapportent soit à l'une, soit à l'autre, et peuvent servir à les animer. Nous en avons déjà cité, et nous en citerons encore quelques-uns.

Christine vante dans le Roi Charles l'amour de la justice. Il en appliquait les lois, sans acception de rang ni de fortune, aux riches comme aux pauvres, aux grands comme aux petits. Un jour même, poursuit-elle, tout émerveillée, il fit droit à un juif, « pour le tort et le dommage qu'un chrétien lui avait fait, en lui donnant un faux gage pour un bon. » — Faire droit à un juif! Certes la chose n'était pas commune au quatorzième siècle.

Comme Charlemagne et comme saint Louis, le Roi évoquait souvent à son tribunal les contestations qui s'élevaient entre ses sujets. Les sentences rendues par lui en pareil cas, étaient généralement frappées au coin du bon sens et de l'équité naturelle. Quelques-unes, à ce point de vue, pourraient même lutter avec celles du gros Sancho, dans son île de *Barataria*. Nous en rapporterons deux.

Un chevalier, partant pour les pays d'outre-mer, avait déposé chez un changeur de ses amis, une somme de mille francs (1), avec recommandation expresse de ne la remettre, sous aucun prétexte, à qui que ce fût qu'à lui-même. S'il mourait avant son retour, la somme devait être employée en messes et en bonnes œuvres pour le salut de son âme. Ces conditions stipulées par écrit et revêtues de la signature du changeur semblaient garantir de tout péril le dépôt remis à sa garde.

Le chevalier emmenait avec lui son fils, jeune homme livré à tous les désordres d'une vie de plaisir;

« Plein de sa volonté, et de mauvaiz gouver-
» nement, comme assez en est. »
observe incidemment Christine.

Les voyageurs s'arrêtent à Rhodes; mais le pèlerinage plaisait peu au fils, qui n'avait qu'une idée : revenir sur ses pas. Il simule une maladie; c'est fait de lui, sa mort est certaine, à moins que son père ne l'autorise à retourner en France. Ce qu'il désire avec tant d'ardeur, il l'obtient.

Au départ, le bon chevalier le charge, sur sa proposition, de diverses commissions et d'un message, entre autres, pour Samuel Daumartin, le changeur.

(1) Un franc d'or valait alors environ 13 fr. 50 de notre monnaie.

« Il ne me croira mie, dit le fils. Faites de votre main une lettre de créance de ce que je lui diray. »

Le père imprudent tombe dans le piège qui lui est tendu. De retour à Paris, le jeune homme se présente, l'affliction peinte sur le visage, chez le changeur. Il lui montre la lettre de créance, puis une autre, par laquelle le chevalier apprenait à son ami comment, à la suite d'une bataille, il était resté prisonnier aux mains des infidèles. La somme laissée en dépôt chez Samuel devait servir à sa délivrance; il l'adjurait dans les termes les plus forts et les plus solennels, de la remettre à son fils. Une quittance régulière accompagnait cette seconde lettre.

Le changeur hésite. L'engagement qu'il a pris est formel : il ne doit remettre le dépôt qu'à son possesseur en personne. D'autre part, la chose presse; aucun doute ne peut s'élever sur l'authenticité des pièces qu'il a sous les yeux : le sceau du chevalier, dont elles portent l'empreinte, en fait foi. Enfin il cède; la larme à l'œil, la joie dans l'âme, le fils emporte les mille francs :

« Lesquels il gasta, et fist ce qu'il volt (voulut). »

On devine sans peine que les pièces produites au changeur étaient l'œuvre du jeune fourbe. Lui-même les avait fabriquées à Rhodes, et scellées du sceau de son père, subtilement dérobé sous le chevet de ce dernier durant le sommeil de la nuit.

Cependant, au bout de deux ans écoulés, l'absent reparait, et vient, — comme le marchand de La Fontaine, chez son dépositaire infidèle, — redemander au changeur surpris, non pas le fer, mais l'or qu'il lui a confié. A la rigueur, le changeur pouvait aussi répondre qu'un animal rongeur avait tout mangé. Néanmoins, il raconte en d'autres termes ce qui s'est passé. Le père furieux éclate en reproches. Il exige que son bien lui soit sur l'heure restitué; Samuel ne juge pas à propos de payer deux fois : plainte est portée au Roi par le chevalier.

Charles V, après un examen sommaire de la cause, condamne le dépositaire à rembourser au déposant les mille francs réclamés, en lui laissant seulement son recours contre l'audacieux filou qui a su si habilement les tirer de ses mains.

Triste recours, en vérité! L'insensé dissipateur ne possède rien, hormis la perspective d'hériter un jour de son père, et voilà que le père proteste de la façon la plus positive, que la moindre parcelle de sa succession n'appartiendra jamais à un si indigne fils.

Le Roi étudie de nouveau l'affaire, et révisant son premier arrêt, condamne cette fois les deux parties : le chevalier, pour s'être trop aveuglément fié à ce fils pervers, dont, mieux que tout autre, il devait connaître la profonde malice; le changeur, pour avoir contrevenu aux termes textuels de son obligation, et ajouté trop légèrement foi

à des pièces fausses. Pas un sou ne sera rendu au premier; le second paiera néanmoins la moitié de la somme déposée, moitié qui aura pour emploi ces mêmes œuvres pieuses, auxquelles était destinée la totalité, en cas de mort du chevalier.

Quant au faussaire, tenu désormais pour incapable de tout emploi, il subit une longue détention, et, en fin de compte, se voit entièrement déshérité par le testament paternel, selon la menace du chevalier.

L'autre histoire est d'une teinte moins sévère.

Un certain clerc, — « lequel, » pour parler comme Christine, — « savait de tout plein de secret d'arquemie, » c'est-à-dire de chimie, avait imaginé un procédé nouveau pour fabriquer « moult bel azur. » — Un autre clerc, appartenant à la cour, beaucoup moins savant, mais beaucoup plus riche que le premier, vient le trouver, et le conjure, avec mille instances, de lui faire part de sa découverte. Après s'y être d'abord refusé, l'inventeur consent enfin, mais deux choses sont exigées par lui :

1° Une somme de cent francs en retour de sa peine;

2° L'engagement de ne jamais révéler le secret à personne.

Le traité étant accepté, le chimiste explique à son apprenti les moyens qu'il met en pratique pour obtenir la précieuse substance, et, afin de les lui rendre plus clairs, il fabrique même de l'azur sous ses yeux.

Rien ne manque à la leçon; le maître a rempli sa tâche; il en demande le prix convenu : mais le disciple prétend que ce prix n'est pas dû. La contestation s'échauffe et s'ébruite; le Roi lui-même veut en connaître. Les deux adversaires sont appelés devant lui; l'un expose son droit basé sur les clauses du marché; l'autre nie que ces clauses aient été remplies. Le réclamant a bien essayé de faire de l'azur, et dépensé à cela même beaucoup d'argent, mais sans pouvoir jamais en venir à bout. Il n'a donc rien enseigné, il ne mérite aucun salaire.

Entre ces allégations opposées, comment démêler la vérité?

« — Mon amy, dit le Roi au fabricant d'azur, si vous n'avez appris à cestuy à faire ce que vous lui aviez promis, raison n'est mie qu'il vous paie. »

Le pauvre savant s'éloigne, en faisant mainte réflexion amère sans doute sur la puissance du mensonge en ce monde, et sur l'imperfection de la justice humaine, même lorsqu'elle siège sur un trône. Cependant tout n'est pas fini.

Par l'ordre secret du roi, un troisième clerc, également attaché à son service, et « subtil homme, » se rend chez le débiteur de mauvaise foi, lui témoigne à son tour le vif désir d'apprendre à faire de l'azur, et lui offre 200 francs, qu'il se déclare prêt à lui déposer à l'instant pour en acheter le secret. La cupidité du riche fripon

se laisse séduire à cet appât. Que son visiteur promette de n'en rien dire au Roi, ni à qui que ce soit au monde, et il va lui communiquer cette invention superbe, ce procédé merveilleux, dont, pour sa part, il est mille fois heureux d'avoir acquis la connaissance. — L'aveu était bon à enregistrer. L'envoyé du Roi n'en demande pas davantage, et se retire.

Est-il besoin de dire le reste ? Le clerc déloyal, vertement semoncé et menacé par le monarque indigné, est contraint d'acquitter la dette audacieusement niée par lui. — « Et pour cette mau- » vaisetie, perdi la grâce du Roy, » ajoute Chris- tine.

C'était bien le moins qui dût lui arriver.

Pauvre Christine ! si elle était là, de quel œil de courroux ne verrait-elle pas le trouble que nous apportons dans son œuvre si savamment coordonnée, bouleversant la succession solennelle de ses chapitres, et courant à travers ses trois livres, sans égard pour la spécialité donnée par elle à chacun d'eux !

Elle achevait le premier, quand un grand malheur vint de nouveau l'atteindre. Le prologue par lequel débute le second, est un lamentable gémissement :

« Comme obscurcie de plains (plaintes), plours

» et lèrmes, à cause de nouvelle mort ; me con-
» vient faire douloureuse introyte et commence-
» ment à la deuxième partie de ceste œuvre
» présente.

Elle accuse la Fortune, dispensatrice de tous les maux.

« Qui, au mois de mars, en la fin de l'an 1403 (1),
» lorsque les constelacions saturnelles et froides
» rendoyent l'air en toutes contrées infect, par
» moisteur froide continuée en pluye plus impé-
» tueuse que par nature la saison ne doyt ; par
» quoy furent causées ez corps humains reuma-
» tiques enfermetéz, avecque fièvres,... causales
» de mort, — fist lors transporter es contrée
» nubleuse ou à air brumeux, pour la moisteur
» des palus (marais) et terre ramoitie d'iceluy
» pays qui siet vers la Marche de Flandre, celuy
» de laquel mort nous doulons, qui fust nommé
» en son titre Phélique, fils du Roy de France, etc.,
» lequel est trépassé nouvellement à Hale en
» Hainaut, le vingt-septième jour d'avril en l'an
» présent 1404. »

APHÉLIE URBAIN.

(La fin au prochain numéro.)

(1) L'année commençait alors à Pâques.

BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux Libraires-Éditeurs.

LA JEUNE FILLE

PAR C. ROZAN (1)

Si les jeunes filles de notre temps ne sont pas bien élevées, vertueuses et parfaites, ce n'est pas assurément faute de conseils et de direction. Nous vivons en des jours tristes et troublés, nous ne trouvons pas grand plaisir en nous-mêmes, et nous tournons les yeux vers l'aube, vers la jeunesse, espérant qu'elle vaudra mieux et qu'elle sera plus heureuse que nous ; nous lui disons, mettant à profit notre expérience : Prenez garde ! Voilà l'écueil ! Soyez prudente, soyez attentive ! Évitez les travers de notre époque, n'imitiez pas la multitude égoïste et frivole, soyez des femmes de bien, des femmes sérieuses, des femmes chrétiennes, des mères dignes de ce nom, qui donnent

à la France des enfants dignes d'elle. Et tous, selon nos lumières et la portée de nos esprits, nous conseillons cette chère jeunesse. Nous écouterait-elle ?...

Dans les colonnes de ce journal, un philosophe, un homme de lettres qui est aussi un homme du monde, donne à nos lectrices des avis pleins de finesse et de profondeur sur la science de la vie ; d'autres conseils, plus austères peut-être, leur sont offerts par une plume qui, depuis longtemps, s'est à leur service ; voici un de nos plus brillants collaborateurs, M. Rozan, qui vient à son tour, avec une spirituelle bonhomie, parler aux jeunes filles des vertus de leur âge, et des défauts dans lesquels elles pourraient être entraînées. La douceur, la modestie, la simplicité, le devoir, l'occupent tour à tour ; la curiosité, l'indiscrétion, la coquetterie excitent sa verve un peu railleuse. On le lit avec plaisir à tout âge ; dans la jeunesse, on le lira avec fruit, et je crois ne pouvoir mieux faire, pour mettre nos lectrices en goût

(1) Chez Ducrocq, 55, rue de Seine. Prix : 3 fr. 50 c.

de lire l'ouvrage tout entier, que de leur en citer quelques pages sur les toilettes du jour, ce que M. Rozan appelle avec raison les horreurs de la mode. Ecoutez :

« Voyons, chère Marie, entre nous et de bonne amitié, si une femme a des cheveux, pourquoi faut-il qu'elle en achète? — Si une femme a la peau blanche, qu'est-il besoin qu'on la barbouille? — Si une femme est soigneuse et qu'elle ait conservé un grain de raison, que signifie cette queue de robe et de jupons qu'elle traîne à sa suite pour essuyer les trottoirs et balayer les bouts de cigares? Quand je vois les actrices occupées, sur la scène, à déplacer, lorsqu'elles opèrent un mouvement de rotation, les fardeaux de chiffons qui constituent leurs traînes, j'admire qu'elles aient encore la force d'avoir du talent. — Si une femme n'a pas mis dans sa tête de désobliger, de gêner tous ceux qui sont placés derrière elle au théâtre ou ailleurs, pourquoi porte-t-elle sur cette tête, le plus souvent très-petite, un édifice de cheveux, de rubans, de fleurs et d'oiseaux qui triple la hauteur de cette même tête dont toutes les proportions se trouvent ainsi sottement détruites? — Si une femme n'est pas appelée, par une irrésistible vocation, à faire des tours de force et de souplesse, pourquoi s'exerce-t-elle à se tenir en équilibre, dans une marche rapide, sur des talons élevés, pointus et ferrés qu'elle a sous la plante des pieds? — Enfin, si une femme a un front, beau ou laid, peu importe, pourquoi coupe-t-elle tout exprès ses cheveux pour le cacher, et pour ressembler le plus possible à un chien mal peigné? »

» Encore une fois, chère enfant, et du fond de votre âme, est-ce que vraiment on ne peut être belle qu'à ces conditions-là? Que signifie ce dévergondage d'idées et de goût? A quel besoin, à quelle grâce ces extravagances répondent-elles?

» Et ne me dites pas que je suis tombé, par hasard, sur la mode d'aujourd'hui : celle d'hier n'était pas plus sensée. On semble ne changer de mode que pour changer de ridicules, et déformer l'œuvre de Dieu.

» Voilà comme quoi, ma chère Marie, je vous aurai donné à rire une seconde fois. Je m'attaque à la puissance des puissances, je ne l'ignore pas. Mon temps ne serait pas moins perdu si je battais l'eau avec un bâton ou si je comptais les étoiles. Tout en ne me dissimulant pas, cependant, l'innocence de mes cris de détresse, je conserve au fond

du cœur un petit espoir. J'espère que vous, qui n'êtes pas une grande coquette et que j'exhorte de toutes mes forces à garder votre bon sens, j'espère que vous voudrez, docile à mes conseils, ne prendre de tout ce faux que l'indispensable. Je n'oserais assurément pas vous demander de renoncer à suivre la mode; mais il me semble qu'en ne la suivant qu'à distance, de loin, timidement, sans tapage et sans fracas, on pourrait modérer les excès, supprimer un peu ici, rogner là quelque chose, et ne pas se croire tenue, sous prétexte de chapeau, de porter sur sa tête, comme au retour du marché, une provision de fleurs, de fruits et de petits oiseaux. »

Avouez que ceci est vrai, et lisez ce livre tout plein d'aimables vérités, très-bien exprimées.

HISTOIRE CONTEMPORAINE

Complément de l'Histoire de France et de l'Histoire Universelle

PAR J. CHANTREL

Nous avons parlé, il y a plusieurs années, de cet excellent ouvrage, qui vient d'arriver à sa onzième édition, et que l'auteur a complété en y ajoutant le récit des événements contemporains jusqu'à l'année 1876. Il est impossible de lire un résumé plus clair, plus méthodique et plus impartial de cette époque tourmentée qui s'étend depuis 1789 jusqu'à ce jour, qui embrasse près de cent années de révolutions sur la terre de France, qui en redit les victoires éclatantes, les chutes terribles, les progrès matériels et incontestables, la déchéance morale, incontestable aussi, et contre laquelle l'esprit chrétien de la vieille Gaule lutte avec un immortel courage. Le travail de M. Chantrel est indispensable à tous ceux qui s'occupent de l'éducation de la jeunesse, et il sera lu avec intérêt par ceux qui désirent avoir sous les yeux un tableau des événements récents, si pressés, si multiples que la mémoire la plus docile ne peut les conserver dans ses annales.

Le *Cours abrégé de Littérature*, du même auteur, est écrit avec esprit et simplicité; il serait un excellent guide pour les institutrices (1).

(1) Chez Putois-Cretté, 90, rue de Rennes, Paris. — Prix : 4 francs.

LETTRE A NATHALIE

SUR L'OBLIGATION DE VISITER LES PAUVRES

Ma chère Nathalie,

Je me sens cette fois tout à fait à mon aise, et c'est à vous, ma chère cousine, que je le dois. Vous me demandez positivement mon opinion et vous m'écrivez tout exprès pour la connaître.

Je ne jouerai donc plus auprès de vous ce rôle un peu risqué et un peu hasardeux d'un homme qui va semant partout son avis sans qu'on l'en ait prié. La certitude d'être toujours bien accueilli par vous et de ne rencontrer, malgré mes importunités, que déférence et respect de votre part, ne m'empêche pas de me rendre justice, et je me dis souvent que Molière, dans sa jolie comédie des *Fâcheux*, en a peut-être oublié un d'une espèce toute moderne, et qui porterait à bon droit le nom de votre cousin.

Aujourd'hui, grâce à vous, il en va tout autrement. Vous m'autorisez non pas seulement à vous dire ce que je pense, mais à vous donner une décision à laquelle vous êtes, dites-vous, prête à vous conformer.

Vous avez été émue de ce que je vous ai écrit au sujet des pauvres et des riches, et vous avez eu occasion de vous en entretenir avec plusieurs personnes. Je n'ai pas besoin de vous recommander, comme toujours, une discrétion convenable en ce qui concerne mes communications. Je veux bien vous dire ce que je pense puisque vous êtes si digne de l'entendre; mais je n'accepterais pas aisément ce rôle de mécontent et de frondeur auprès de gens indifférents ou hostiles, lesquels le trouveraient à tout le moins intempestif.

Je ne connais pas parfaitement madame Dosmann, et je ne puis vous donner aucun avis qui soit tiré de sa personne. Il y a deux questions dans votre demande : il s'agit, en effet, de savoir s'il est bon et convenable de visiter les pauvres soi-même; et en second lieu, si, étant donnée telle ou telle dame, elle est en mesure d'accepter la haute responsabilité d'y conduire une jeune fille telle que vous.

Je commence donc par décliner toute opinion relative à madame Dosmann. Je ne sais comment cela peut se faire, mais la vérité est que je n'en

ai jamais entendu parler. Non-seulement j'ignore tout ce qui peut, de près ou de loin, se rapporter à son existence, mais il se trouve que son nom même n'avait jamais frappé mes oreilles. Je ne laisse pas d'en éprouver quelque étonnement, car je suis, Dieu merci, assez répandu dans le monde parisien, pour n'ignorer personne de ceux qui en font partie.

Informez-vous auprès de votre père, Nathalie; il ne faut pas moins ici que sa haute prudence. Il ne s'agit pas de vous accoler au hasard à quelqu'une de ces femmes qui font d'une visite aux pauvres une partie de plaisir, un sujet de conversation, un prétexte de compliments ou de confidences. Déliez-vous, ma cousine, de cette charité bruyante et orchestrée qui a ses assemblées, ses prospectus, ses réclames, qui raconte dans un salon les affaires des pauvres, et jusqu'au détail des larmes que lui ont coûtées son attendrissement et sa pitié. Vous comprenez combien il vous serait désagréable de figurer dans ces narrations, de mêler votre nom à ce fracas, de soutenir peut-être leurs descriptions de votre témoignage, à la façon d'un confident de tragédie ou d'une suivante de vaudeville.

Il n'y a ici, je vous le répète encore, aucune insinuation ni aucun préjugé contre madame Dosmann; mais enfin, si votre père ou vous-même vous aviez besoin d'être mis sur la voie et de faire, avant tout renseignement, une enquête préliminaire et personnelle, vous n'avez qu'à voir si madame Dosmann entretient sa société de ses pauvres, si elle a son jour, ou de réception pour les attendre ou de sortie pour les visiter, son hôpital, son quartier, sa rue, sa maison, détails qui souvent ne nous sont guère épargnés. Si nous aimons aujourd'hui quelque peu à faire le bien, nous ne nous faisons pas faute de le raconter. Nous avons bien oublié qu'en fait de charité la main droite doit ignorer les bonnes actions de la main gauche.

Pardonnez-moi, Nathalie, cette petite boutade et cet accès de mauvaise humeur. Je devrais être assez homme du monde pour supporter sans sourciller l'éruption de tous les amours-propres,

quels qu'ils puissent être; et toutefois je n'ai pas encore pu prendre mon parti de cette vanité et de cette prétention toutes spéciales que j'appellerais la prétention et la vanité de la vertu.

Au reste, si vous éprouvez quelque difficulté à trouver une personne digne de vous conduire et de vous accompagner dans ces nobles et saintes visites, la chose vaut la peine qu'on s'en occupe. Il faut absolument voir les pauvres à leur domicile, dans leur propre maison, au coin de leur foyer.

Je ne veux pas médire de l'aumône de l'argent. Il n'y a que trop de gens dans le monde qui ne s'appartiennent pas. Ce n'est pas seulement le loisir qui leur manque et la liberté de disposer de leur temps. Je ne sais pas même s'ils ont jamais trouvé un intervalle pour respirer et pour réfléchir. Ils ont besoin, comme l'écureuil, de sentir leur cage mobile rouler et s'enfuir sous leurs pieds, dans l'oubli d'eux-mêmes et dans l'horreur de leur propre pensée; le silence et le repos deviendraient pour eux la plus insupportable des tortures et le plus vertigineux des épouvantements.

Je comprends donc bien que ces personnes-là fassent l'aumône, comme tout le reste, en marchant, en passant, en courant. Ce sont les Juifs-Errants de la vie. Ils recommencent, chaque matin, leur petit manège dans le cirque, foulant la même piste, traversant les mêmes cerceaux de papier, pour mériter les applaudissements anonymes d'une foule que le tournoiement et l'ivresse les empêchent de voir. Ils font la charité, comme tout le reste, au galop et sans s'arrêter.

Cette aumône-là ressemble au grain jeté par le semeur de l'Evangile. Elle tombe le plus souvent, non pas, grâce à Dieu, aux mains indifférentes du malheureux qui la recevrait au hasard et qui la dévorerait de même, mais d'intermédiaires bienfaisants qui ajoutent leur âme à ces dons matériels.

Nous avons singulièrement perdu, dans notre société moderne, le sentiment du foyer domestique. Il est facile de sourire de la pensée de l'Arabe qui plie sa tente et qui va la déployer de nouveau à l'autre extrémité du désert. On trouve bizarre cette existence si mobile et si accidentée, laquelle ne prend racine nulle part, comme ces graines voyageuses, emportées par le vent de régions en régions dans leur nuage de soie, tour à tour retenues ou détachées, suivant les caprices de leur repos ou l'impulsion des moindres brises.

Trouvez-vous, Nathalie, que nous différons beaucoup, sous ce rapport, des anciens peuples pasteurs? Avons-nous besoin de raisons bien solides et bien méditées pour déplacer notre résidence et louer un nouvel appartement? Sans doute le bagage de notre mobilier ne se charge point, comme celui de l'Arabe, sur la croupe étroite de quelques chameaux; nous traînons après nous une suite plus majestueuse et plus encombrante d'objets matériels; mais la demeure

où nous nous transportons n'en est pas moins nouvelle, étrangère à notre regard, sans intérêt passé, sans espérance future, sorte de tente civilisée où nous ne sentons aucun lien qui nous retienne, aucune pensée qui nous occupe.

Le pauvre éprouve cette impression d'indifférence, ou douloureuse, ou malsaine, avec plus de force que le riche. Ce logis insuffisant et mal-propre dans lequel il couche et prend sa pâture, ne lui dit rien, et ne provoque dans son cœur ni habitude ni affection. Il ne s'y intéresse guère plus qu'à la rue et à la place par lesquelles il a passé.

Cette dignité, cette valeur morale, ce charme intérieur qui manquent au domicile du pauvre, il dépend de vous, Nathalie, de les lui donner.

Je n'exagère rien et je parle sur une longue expérience.

Lorsque vous entrez dans cette chambre si humble, si abandonnée, si dépourvue, croyez-le bien, ma chère cousine, elle s'embellit, elle s'illumine, elle rayonne de tout le prestige que vous apportez avec vous. Il est bien facile aux démocrates du peuple, comme aux sceptiques du monde qui leur tendent si maladroitement la main, de railler le respect, cette poésie de la personne, et de prêcher une sorte de désenchantement universel. Ces choses-là sont bonnes à mettre sur le papier où nulle expérience ne vient les combattre, mais la vie réelle n'est pas conforme à ces prétentions égalitaires et ne manque point de les démentir.

Quelque endurcie et quelque revêche que la misère se montre ou se prétende, cette résistance abstraite ne tient jamais contre la réalité. La charité, l'affection, la prodigalité de son cœur exercent une puissance d'attraction et de conquête à laquelle nulle révolte n'est jamais venue à bout de se dérober entièrement: les objets eux-mêmes se font ici les complices de cette action salutaire.

Vous êtes venue dans ce réduit étroit; vous vous êtes assise sur cette chaise chancelante; vous avez touché de vos mains ce lit dans lequel repose une femme ou un enfant malades; ces murs ont entendu vos paroles; on a vu votre tête apparaître par cette rampe d'escalier; c'est du haut de ces marches que les vieux parents ont écouté mourir le bruit de vos pas. Il faudrait, Nathalie, n'être ni poète, ni philosophe, pour ne pas comprendre et ne pas sentir que, malgré la rapidité de votre apparition, votre image et votre âme elle-même se sont en quelque sorte incarnées dans ce milieu. J'ai vu des enfants mettre de côté après la visite la chaise de la dame. J'ai vu de pauvres malades se retourner du côté de la porte par où elle s'était retirée, parce qu'il leur semblait toujours qu'elle allait revenir.

C'est un grand bienfait de Dieu, Nathalie, que ce secours prêté par les objets matériels à notre propre faiblesse. Nous sommes impuissants à saisir les sentiments de l'âme, à comprendre les

motifs délicats de la charité, à nous représenter cet amour des nobles âmes pour le bon Dieu, transformé en une véritable tendresse pour le prochain. Nous ne pénétrons guère la pensée des grands cœurs; et s'il fallait faire toutes ces réflexions pour nous sentir touchés, presque toutes les âmes resteraient froides et indifférentes. Heureusement il ne faut pas tant de raisonnements pour s'émouvoir. Toutes les actions nous parlent à défaut de notre attention et de notre justice: Il y a comme un symbolisme gracieux dans tout ce que nous pouvons faire, et chacun de nos mouvements trahit le plus profond de l'âme. J'ai vu fondre en larmes et éclater en sanglots une vieille femme jadis au service d'une noble famille, lorsque la jeune duchesse, assise à côté de son antique fauteuil, se dressa en pied, pour ramasser et pour rendre avec toute sa bonne grâce, le mouchoir de poche qui avait glissé des genoux de la pauvre.

Voilà la vie, ma chère cousine, et voilà pourquoi il ne faut jamais, au point de vue du bon sens qui, suivant Bossuet, est le véritable maître de la vie, il ne faut jamais entendre à aucune des déclamations modernes sur l'égalité, les préjugés, les prétentions de la naissance. Ce n'est pas la peine, en pareil cas, de discuter; le plus simple et le plus efficace est encore de sourire et de passer. Toutes les argumentations du monde n'y feront rien. Personne ne détruira jamais ni l'entêtement des théories ni le prestige des situations.

Vous remarquerez, Nathalie, et là-dessus l'expérience vous aura bien vite éclairée, que l'autorité exercée par l'homme riche et instruit, est beaucoup plus grande lorsqu'elle s'exerce ainsi au domicile du pauvre.

Quand vous le recevez dans votre propre appartement, que vous le faites marcher sur vos tapis, asseoir dans vos fauteuils dorés, en face des portraits qui le regardent et des glaces qui le reflètent, toute votre bonté et toute votre bienveillance ne lui ôtent pas son embarras ni sa tristesse. Quelles réflexions voulez-vous qu'il fasse, même en le supposant très-résigné et très-bon? Il vient de traverser votre vestibule de marbre; il s'est adressé sans doute à quelque valet ou à quelque femme de chambre, mieux vêtus, mieux nourris, mieux logés que lui. Il a vu des fleurs dans votre antichambre; une douce chaleur l'a accueilli en hiver; un souffle de fraîcheur et de printemps lui passe sur le front en été; vos fenêtres sont voilées par des draperies. Que sais-je et que puis-je dire? Il a beau se soumettre aux décrets de Dieu qui l'ont fait pauvre, tandis que la richesse vous a été prodiguée, il faut bien reconnaître que cette pompe extérieure, sans lui apprendre rien, lui rappelle tout, qu'elle donne à sa misère une conscience plus vive et plus présente... Il n'a pas trop de tout son courage et de toute sa raison pour lutter

contre la fièvre de ce spectacle et fermer les yeux aux tentations de ces grandeurs.

Voilà dans quelle situation vous mettez ce malheureux et par quel singulier exorde vous le préparez à vos exhortations. Aussi ce n'est peut-être pas votre voix qu'il écoute, malgré la douceur de ses inflexions et la charité des sentiments qu'elle exprime. Il entend au dedans de lui un murmure sombre, pareil à l'écho des tempêtes, et vos paroles se perdent dans ce bruissement intérieur.

Au contraire, voilà que vous vous présentez de votre personne à la porte de cette humble demeure. Vous sonnez, vous attendez sur le seuil; vous entrez, vous prenez place, non plus de cette façon inévitablement souveraine et triomphante qu'un maître de maison ne peut guère s'empêcher d'affecter un peu, mais comme un visiteur qui se présente et qui demande à être accueilli. Vous imposez du même coup à celui qui vous parle les devoirs de l'hospitalité. Vous lui rendez une espèce de supériorité factice et momentanée. Vous lui donnez une sorte de dignité, sans rien perdre de votre propre condescendance.

Il est tout naturel, dans cette situation nouvelle, que vos conseils soient mieux accueillis et mieux écoutés. Vous avez en outre ce grand avantage de pouvoir sortir à propos et de laisser la conversation sur les paroles qui vous donnent le plus d'avantage. Ce n'est point seulement là une habileté bonne à pratiquer vis-à-vis des pauvres gens. Les grands politiques n'ignorent pas l'art de se ménager cette situation. Ils se garderaient bien, lorsqu'ils ont une communication à faire, de mander l'homme qu'il leur serait si aisé de faire comparaître chez eux. Autant qu'ils le peuvent et que leur dignité ou leur loisir le leur permettent, ils se rendent chez lui. Ils disent ce qu'il leur plaît de faire entendre; ils accueillent ce qu'il leur paraît bon d'écouter, et si l'entretien prend une tournure désavantageuse, tendue, déplaisante, il leur reste toujours la ressource d'opérer une sortie opportune, tandis qu'il leur aurait fallu peut-être mettre le visiteur à la porte de leur cabinet.

Je vous ai parlé, Nathalie, des avantages que le pauvre reçoit de votre présence et de votre vue; mais le bon Dieu ne permet pas qu'il ne nous revienne rien à nous-mêmes de ce bienfait. Je ne connais pas dans ce monde d'action louable qui ne profite autant à son auteur qu'à l'obligé lui-même. Il en va de même de cette visite des pauvres. Le riche est peut-être celui qui en tire les avantages les plus réels. Permettez-moi de quitter cette conversation, ma cousine, pour passer un habit noir et monter en voiture. Je vais dîner à l'autre bout de Paris, au risque de perdre, dans cette société, insignifiante et guindée, les idées que je me sentais en verve de vous développer à l'instant.

Votre cousin bien affectionné,
ANTONIN RONDELET.

LE VAL SAINT-JEAN

(SUITE ET FIN)

Val Saint-Jean, février 18...

Mademoiselle Julienne est venue me voir, ce qui arrive fréquemment; mais sa visite, qui m'est toujours si douce, m'a laissée aujourd'hui dans un trouble extrême. Ne veut-elle pas que j'aille faire visite à madame d'Anzac! que je franchisse le seuil de cette maison, que je renoue le passé au présent, et que je perde en une heure l'espèce de calme que j'ai mis des années à conquérir! Mademoiselle Julienne a de la charité et du zèle, autant que son frère, et quoiqu'elle se porte avec une ardeur admirable à soulager les souffrances du corps, l'âme, l'âme l'intéresse bien plus vivement. Or, elle me dit que madame d'Anzac souffre d'un mal moral plus profond que le mal physique qui la mine, qu'elle a besoin de distraction, de consolation; elle a besoin qu'un cœur ami se penche vers le sien, qu'une main, en serrant sa main, lui montre le ciel.

« Vous êtes là, dis-je à mademoiselle Julienne; votre présence suffit. Madame d'Anzac ne peut trouver une amie meilleure.

— Moi! une pauvre vieille bête comme moi! Madame d'Anzac est bien gentille pour moi, mais enfin, je me rends justice; je n'ai pas vécu dans le monde, je n'ai pas lu beaucoup de livres, je n'ai pas ce qu'il faut pour me faire écouter et pour persuader. Allez! je ne me fais pas illusion. Et puis je porte des chapeaux ridicules et des robes du temps du roi Dagobert; pour une jeune tête comme celle-là, ça rendrait les plus éloquents discours ridicules... On n'écoute pas volontiers ceux dont on a envie de se moquer.

— Elle serait bien méchante si elle se moquait de vous, si parfaite pour elle et pour tout le monde!

— Je ne dis pas cela, entendons-nous; elle est bien mignonne avec moi; mais je dis qu'une personne comme vous, Christine, arriverait mieux à l'oreille de son âme.

— Hélas! chère demoiselle, j'ai assez de peine à me gouverner moi-même; comment voulez-vous que j'éclaire et dirige une autre âme! M. le curé a mission pour cela!

— Il viendra en son temps, s'il plaît à Dieu; à l'heure qu'il est, il ne faut rien de trop sévère, rien qui effarouche ce pauvre petit cœur qui cherche le lieu de son repos: il faut une conversation douce, agréable, qui lui montre le vrai et le bien, sans en avoir l'air, il faut vous, enfin!

— N'insistez pas, chère demoiselle, je vous en supplie, vous qui connaissez le passé...

— Je connais votre belle âme: vous vous consolerez en consolant autrui, et quel autrui! La personne dont vous avez eu à vous plaindre! Mais c'est une bonne fortune que tous les amis de Notre-Seigneur vous envieraient!

— Vous me jugez d'après vous, dis-je en toute sincérité; je ne suis pas aussi dégagée des liens terrestres...

Et malgré moi, des larmes m'échappèrent; mademoiselle Julienne n'y put tenir, elle se jeta à mon cou, en s'écriant:

« Je vous fais de la peine, ah! chère amie, ne venez pas! M. le curé me gronderait, s'il savait que je vous fais pleurer! Pourtant, pourtant, c'est bien dommage! Vous auriez fait tant de bien à ma pauvre Blanche! »

Elle s'en alla: ses malades l'attendaient! Admirable fille qui ne sait pas ce qu'elle vaut, qui s'ignore, s'oublie pour les autres; le prochain est tout dans la vie, elle rien. Comme le Sybarite, le fardeau sur les épaules d'autrui lui fait mal, et vite elle court, elle le charge sur les siennes. Ses vieux chapeaux, ses robes, qui ne sont d'aucune mode, que d'histoires ils pourraient conter! A chaque automne, elle dit:

« Je vais m'acheter un manteau... oui... en drap noir... cela sera très-bon, très-convenable... »

Et jamais ce manteau légendaire n'a vu le jour; il s'est transformé en sirops, en layettes, en draps de lit, en mois d'école et en mois de loyer, et mademoiselle Julienne réparait intrépidement, même le grand jour de Noël, avec le vieux mantelet de mérinos noir que toute la paroisse connaît, salue et révere. Le souvenir de Julienne, de ses vertus, de sa bonté profonde et naïve, me tire de moi-même; j'ai peur de réfléchir et d'analyser ce que j'éprouve.

J'ai dit à Henriette la proposition de mademoiselle Julienne; elle comprend, elle approuve mon refus, tout en disant, elle aussi:

« C'est grand dommage! »

Quelles illusions se font-ils donc sur mon compte? quel bien pourrais-je faire à Blanche? Ah! si je n'écoutais que mon cœur, avec quel élan je courrais vers elle!... Mais non, il faut se défendre contre ces emportements de l'âme: la vie est une œuvre non d'élan, mais de devoir, et il me semble qu'il est de mon devoir de m'abstenir d'une visite que j'aurai trop de joie à faire...

Val Saint-Jean, mars 18...

Je rends grâces à Dieu de la disposition qu'il met dans mon âme ; j'éprouve pour Blanche un sentiment de compassion inexprimable, et un si vif désir de son bien, de son bonheur, que l'amitié la plus tendre ne pourrait rien exiger de plus. Que s'est-il donc passé en moi?... Jadis je ne l'aimais pas, sa pensée m'était pénible ; heureuse, hélas ! j'osais l'envier, et quand je sus qu'elle ne donnait pas à son mari ces joies qu'il attendait d'elle, j'osai la blâmer avec amertume. Maintenant je ne vois plus que sa propre infortune, sa jeune vie menacée et ce délaissement profond qui succède à tant d'affection et de succès ; je la plains, je l'excuse, je l'aime d'être malheureuse. Pourquoi ? est-ce un secret triomphe de mon amour-propre ? jouit-il méchamment en voyant abaissée cette tête trop charmante ? jouit-il même d'un mouvement généreux qui me porte à la pitié ? Qui peut sonder les abîmes mystérieux d'un pauvre cœur ? la grâce divine y fait germer une fleur... aussitôt la nature mauvaise l'étouffe sous l'ivraie... Que faire ? dégager la fleur et arracher la mauvaise herbe. Pauvre Blanche, si j'avais tenu ta place, si, comme toi, j'avais été chérie et adulée, l'encens ne m'aurait-il pas fait tourner la tête ? C'est être bien hardi, que de juger autrui lorsqu'on se connaît soi-même...

Val Saint-Jean, mars 18...

Elle va plus mal... et son mari est au hout du monde. Ah ! s'il le savait, comme il accourrait ; tout serait oublié et pardonné... Je connais son âme généreuse... il souffrira cruellement s'il vient trop tard... Mon Dieu ! si vous vouliez me prendre pour victime, et leur donner à eux, à Blanche et à Gaston, vie et bonheur, ce serait si bon... Je ne suis pas nécessaire ici-bas... si je pouvais être le chevreau du sacrifice ! Aller au ciel, et laisser heureux ceux qu'on a aimés sur la terre, ce serait un rêve idéal... Je n'oserais dire tout haut à Édouard et à Henriette ce que je confie à Dieu et au papier ; ils me blâmeraient, et pourtant jamais souhait ne fut plus sincère, ni, j'ose dire, plus juste. Elle est femme, elle est mère, elle désire vivre, tandis que moi...

Val Saint-Jean, mars 18...

Je n'y échapperai pas... Voici que mademoiselle Julienne est prise par son rhumatisme, qui, tous les hivers, revient aussi fidèle qu'une hirondelle au printemps ; les sorties sont impossibles, elle est, une fois par an, contrainte, par volonté majeure, de s'occuper d'elle-même. Henriette et moi, nous la remplaçons auprès de ses pauvres et de ses malades, autant qu'on peut la remplacer ; et tout en faisant ces courses en son nom, je pensais sans cesse à la maison où elle est attendue, à la pauvre malade, plus isolée mille fois que les

pauvres gens que nous trouvions, l'un dans son lit, l'autre près de l'âtre, mais soignés, gardés par une fille, une femme ou une mère. Je regardais de loin la villa, la *Folie-Blanche*, comme on disait autrefois, ses arbres verts et ses murs blancs qui m'ont déjà tant fait rêver, et mon cœur y volait pendant que mes pas se tournaient d'un autre côté. Ce matin, au moment où je rentrais, mon vieux Placide m'a remis un billet, et que j'ai pris très-nonchalamment, car j'étais bien fatiguée, Je le lus en présence d'Henriette, et je le lui passai aussitôt :

« Mademoiselle,

« Rejetterez-vous l'appel d'une pauvre malade, » fort esseulée, et dont la fidèle amie est malade » elle-même ? Cette amie, qui est la vôtre aussi, » m'a dit combien vous étiez indulgente et bonne ; » ce souvenir m'encourage à solliciter la faveur » d'une visite : mes journées sont longues, elles » sont tristes, jamais un visage ami ne m'apparaît, » et j'envie parfois les pauvres que l'on va voir » et que l'on console. Je suis pauvre, croyez-moi, » je suis une pauvre enfant gâtée à qui, pendant » longtemps, rien ne fut refusé. Gâtez-moi un » peu par charité. Quelle reconnaissance !

» *BLANCHE D'ANZAC.* »

« C'est irrésistible, » dit la bonne Henriette.

Je l'ai vue, et, Dieu soit à jamais béni ! je l'aime. Oui, quand elle m'a accueilli avec un regard si affectueux, que j'ai senti dans la mienne sa main amaigrie et brûlante, quand elle m'a dit : « Vous êtes très-bonne d'être venue, » j'ai senti que mon cœur était vraiment à elle, et que je subissais le charme de sa grâce, qui est incontestable (je comprends M. d'Anzac maintenant !) et celui de son malheur... le malheur, si entraînant et si irrésistible quand on a souffert soi-même !

Nous avons causé de sa santé, qui est bien altérée, et elle s'en rend compte ; des nouvelles du pays, de mille petites choses, et enfin de mademoiselle Julienne.

« Quelle figure paisible ! quelle figure heureuse ! dit-elle ; c'est une énigme vivante pour moi : elle n'est pas jeune, elle n'est pas riche, elle n'est la première affection de personne, et on ne peut rêver une humeur plus égale, une sérénité plus vraie que chez elle.

— Vous en savez la source ? chère madame.

Elle secoua la tête :

— Je ne puis pas me figurer qu'il suffise d'être dévote pour être heureuse.

— Dévote comme mademoiselle Julienne : la foi et les œuvres.

— Je ne puis pas, répéta-t-elle. Depuis que je vis, c'est ailleurs que j'ai vu le bonheur.

— Oui, lui dis-je, mais les gens heureux, les avez-vous vus ?

— Je conviens, dit-elle, que le bonheur est un jeu de patience auquel il manque toujours un petit morceau pour que la figure soit par-

faite. Ici c'est la santé, là c'est la fortune, ailleurs c'est le caractère de ceux avec qui l'on vit, mais on se dit que cela ira mieux demain ou l'an prochain, et l'on se console... tandis que Juliette a l'air de ne rien attendre et d'être satisfaite, quand même, du présent.

J'allais répondre : elle m'interrompit avec une vivacité fiévreuse :

— Oui, oui, je sais ce que vous allez dire : la paix de la conscience, l'espoir du ciel... c'est admirable, et j'admire; mais, croyez-moi, mademoiselle, il faut plaindre ceux ou celles à qui on a désigné un autre but et qui ne l'ont pas atteint.

Je laissai tomber cette conversation, il y aurait eu trop de choses à répondre : je parlai de ses lectures. Sa table placée près de son lit de repos était couverte de livres; je lus de loin sur les couvertures un nom trop fameux, celui de madame Sand, d'autres plus obscurs, accolés à des titres bizarres... aucun volume sérieux, et, je le crains, aucun volume innocent.

Pauvre Blanche!

Son œil vif avait suivi mon regard :

— Il n'y a que ces livres-là qui m'amuse, dit-elle, ils me font sortir de moi, c'est un précieux avantage. Et vous, que lisez-vous?

— Je lis peu, dis-je; car je n'avais pas envie d'étaler devant elle le catalogue de mes lectures; à quoi bon? et elle n'eût pas compris le plaisir que je trouve avec Bossuet, ou *l'Histoire de l'Eglise*, ou la *Biographie* de Mistress Seton ou d'Alexandrine de la Ferromays. Ce sont là des horizons fermés pour elle. Nous parlâmes de fleurs; elle avait autour d'elle dans des jardinières, des hottes, des corbeilles, des vases, une moisson de camélias et des tulipes éclatantes de couleurs.

— Ce sont des fleurs un peu prosaïques, mais que voulez-vous? on me défend les fleurs odoriférantes. A Paris j'avais un charmant jardin d'hiver...

Elle soupira et se tut. Sa jolietête, appuyée sur le coussin bleu de la chaise longue, était belle encore de contours et de pureté; ses longs cils recourbés jetaient une ombre sur ses joues pâlies; sa bouche avait un pli de souffrance et d'amertume : elle souffrait! son corps était alangui et son âme est blessée! pauvre Blanche!

Val Saint-Jean, mars 18...

Je la vois tous les jours; elle est gracieuse, aimable, quelquefois caressante, mais l'intimité ne vient pas; mes amies se sont bien trompées, si elles croient que je puis lui faire du bien. Son caractère ondoie et capricieux échappé à tout effort qui voudrait l'incliner vers un point déterminé... Je crois qu'elle souffre, mais l'amour-propre met un cachet sur ses lèvres et arrête au passage tout aveu, toute plainte, toute confidence.

Et moi aussi je souffre, pour elle si éloignée du vrai chemin, et, me reportant en arrière, je comprends les souffrances d'un autre. Combien il a dû l'aimer, et combien ce qu'il y a évidemment de léger, de versatile dans cette âme a dû tourmenter l'âme aimante qui l'avait préférée! Blanche est née bonne et droite, mais l'éducation, mais le monde, mais l'idolâtrie dont elle a été l'objet ont éteint en elle le feu du bien... On l'a si mal aimée qu'on l'a rendue profondément personnelle, et à l'heure qu'il est, au milieu de cet abandon où la laissent ceux à qui elle fut si chère, elle ne fait pas de retour sur le passé, elle ne se demande pas comment cette félicité s'est anéantie et quelle part elle eut dans cette destruction. Un humble regard en arrière la sauverait, la sauverait de ce redoutable avenir qui approche... Je la juge sévèrement et d'une manière trop absolue peut-être, et cependant je l'aime comme j'aimerais une sœur ou une enfant, et je me désespère en voyant qu'elle reste plongée dans les ténèbres où elle a vécu, loin de la lumière véritable. Encore une fois, pauvre Blanche!

Val Saint-Jean, mars 18...

Ma pauvre Blanche a failli nous échapper. Son âme a erré sur ses lèvres, prête à partir... une contrariété domestique avait agi sur elle; sa femme de chambre, ennuyée sans doute de la solitude du Val Saint-Jean, l'a quittée brusquement après une scène d'insolences grossières. Lorsque je suis arrivée comme de coutume, vers trois heures, j'ai trouvé madame d'Anzac dans une agitation effrayante; elle parlait haut, elle qui n'a plus de voix, elle fulminait contre mademoiselle Irma, elle se plaignait de sa destinée, elle faisait des projets pour le jour où, sa santé rétablie, elle pourrait ressaisir la vie, comme elle disait; sa parole était entrecoupée, ses yeux brillaient, elle marchait d'un pas saccadé à travers la chambre... elle qui ne marche plus... Je l'écoutai, j'essayai de la calmer, sans grand succès, mais ses forces la trahirent, elle eut un terrible accès de toux, et tomba, épuisée, sur sa chaise longue. Le médecin survint sur ces entrefaites.

« Vous ne pouvez pas rester debout, dit-il à sa malade, il faut vous coucher, madame, et le plus tôt possible.

— Et qui me déshabillera? Vous savez que cette indigne Irma vient de me quitter! Je suis bien à plaindre! on ne sait pas combien je suis à plaindre! je voudrais mourir!

— Il n'est pas question de cela, vous n'êtes pas seule, puisque voilà mademoiselle Christine et que me voilà, nous vous tirerons de là, mais il faut obéir.

Il écrivit une ordonnance, fit quelques brèves recommandations et s'en alla.

A la porte, il me dit tout bas :

« Restez ici; j'avertirai madame d'Onfroy en passant. »

Il avait raison. La nuit fut affreuse, une fièvre ardente s'était emparée de Blanche et semblait dévorer le peu de vie et de forces qui lui restaient. Elle eut même des moments de délire, elle appela Gontran en disant : — Tu n'es jamais là, jamais là ! Elle nomma sa mère d'un ton de voix plaintif qui me déchirait le cœur, et, les dernières impressions subsistant dans leur force, elle s'agitait de plus en plus en parlant d'Irma... Je la veillai et la soignai de mon mieux ; une cuisinière inapte et un jeune valet de chambre me furent d'un médiocre secours ; l'accès de fièvre dura dans sa violence jusqu'au matin ; elle s'endormit alors d'un sommeil, entrecoupé d'abord par des tressaillements et des sursauts qui me faisaient peur, mais devenu enfin assez calme. Il se prolongea, et je sommeillai moi-même, accablée que j'étais de fatigue et d'inquiétude. Quand je me réveillai, elle me fit peur ; ses joues et ses lèvres, si colorées la veille, étaient d'une pâleur affreuse ; elle reposait, immobile, comme si la mort l'eût touchée. Sa respiration pénible disait qu'elle vivait et souffrait.

Elle ne se réveilla qu'à onze heures, et elle eut quelque peine, il me semble, à renouer le fil de ses souvenirs et à s'expliquer ce que je faisais là. Elle le comprit enfin et me tendit la main :

« Vous m'avez donc veillée ? dit-elle, que de bonté ! Et vous avez prié pour moi, ajouta-t-elle en voyant mon chapelet tourné autour de mon bras.

— Je prie tous les jours pour vous, lui dis-je. »

Elle me regarda attentivement, comme si elle voulait scruter ma pensée :

« Vous m'aimez donc un peu ?.. quoique... vous pouvez m'aimer ? vous n'avez pas de mauvais souvenir contre moi ? »

Elle parlait à voix basse, et c'était la première fois qu'elle faisait allusion au passé.

« Je vous aime de tout mon cœur, » lui dis-je en l'embrassant ; et dans mon baiser et ma parole, elle dut sentir que je disais vrai.

Elle me regarda encore et me dit avec plus de tendresse et de douceur qu'elle n'en montre d'habitude :

— Merci. Vous me faites plaisir. Et même lorsque mademoiselle Julienne sera rétablie, vous ne me quitterez pas, vous viendrez me voir ? »

Je le lui promis ; elle parut satisfaite. Je restai tranquillement auprès d'elle, jusqu'au moment où Henriette vint me chercher. Elle s'offrit à passer le reste du jour auprès de madame d'Anzac, et à donner sa femme de chambre pour la nuit.

« Mais vous reviendrez demain ! me dit Blanche tout bas. Madame d'Onfroy est excellente, mais je me sens mieux à l'aise avec vous : vous êtes comme une sœur pour moi, Christine !

Ce témoignage d'affection m'attendrit ; elle s'en aperçut et me serra la main. Oh ! que le passé

est bien effacé maintenant et comme il n'en reste plus d'autre trace que la tendresse que j'éprouve pour elle et l'ardent désir de la voir heureuse, à jamais heureuse avec Gontran !

Val Saint-Jean, avril 18...

Elle n'est pas mieux, la fièvre revient tous les jours, la faiblesse augmente, et le médecin n'a que des pronostics funestes. Hélas ! si enivrée encore de la musique de la vie ! si peu préparée à la mort ! Il faut que Dieu vienne à notre aide ; seul, il peut ou sauver ce pauvre corps, ou disposer cette pauvre âme...

Elle veut me voir tous les jours et presque tout le jour. Mademoiselle Julienne est guérie pourtant, mais Blanche, avec la naïveté un peu dure d'une enfant, montre qu'elle me préfère, et la sainte fille s'en applaudit et me répète avec triomphe :

« Je savais bien ce qu'il lui fallait ! »

Elle vient tous les jours ; elle apporte, avec sa présence, la paix, la consolation, elle rend tous les services, et elle est charmée, dans son humilité, qu'on lui en préfère une autre !

Val Saint-Jean, mai 18...

J'ai trouvé Blanche bien agitée. Elle avait reçu une lettre de sa mère, ce qui n'est pas rare, mais dans cette lettre, sa mère lui promettait une prochaine visite. Je voulais la féliciter ; elle m'interrompit avec impatience :

« Je ne veux pas qu'elle vienne ! s'écria-t-elle ; il me serait pénible de manquer aux égards que je lui dois, mais il m'est impossible, tout à fait impossible de lui montrer de l'attachement. Me croyez-vous donc tout à fait stupide ? Croyez-vous, Christine, que je ne réfléchisse jamais, que je ne me souviens pas ? Ma mère a fait le malheur de ma vie : elle m'a mal élevée, allez ! je le sais bien ! elle m'avait terriblement gâtée, mais quand je me mariai, j'aurais pu prendre goût à une vie calme et posée, telle que mon mari la désirait. Mais elle était là, par lettres ou par paroles ; elle m'excitait, elle me lançait hors de la voie où j'aurais trouvé du repos et de la considération ; selon elle, jamais trop de dépenses, jamais assez de plaisirs ! Quand je me liai avec quelques personnes qui déplaisaient à mon mari, ma mère me soutint ; sans elle, j'aurais renoncé à cet enfantillage ; quand Gontran se refroidit pour moi, ma mère, par ses bons conseils, empêcha tout raccommodement, et quand, mon mari parti, je fus... comment dirai-je, un peu délaissée, un peu déclassée, oh ! alors, ma mère tourna ses vœux ailleurs... elle se remaria, elle me quitta pour un nom, pour un tortil et un écusson sur son papier, pour le plaisir d'aller aux concerts de la cour, à Bruxelles... J'ai eu des déceptions, mais aucune aussi cruelle... je comptais aveuglément sur ma

mère... aussi, je la verrai plus tard, quand je serai mieux, si... »

Elle n'acheva point; je voulus plaider la cause de l'absente, mais Blanche m'imposa silence.

« Sa visite me ferait mal; je lui dirais ce que je pense, et nous nous brouillerions... Plus tard, je serai plus calme; je pourrai dissimuler... Tenez, parlons d'autre chose... ou plutôt, lisez quelque chose. Voici un volume qui arrive de Paris. »

Monsieur, Madame et Bébé, tel était le titre du volume. Je parcourus quelques feuillets, révoltée souvent, charmée quelquefois... Je sautai toute la première partie comme j'aurais sauté au-dessus du feu de la Saint-Jean, j'arrivai à un joli passage sur l'enfant, et je le lus; elle écouta pensivement et ne dit rien. Elle souffrait, j'ensuis sûre, mais elle a une puissance de concentration singulière...

Val Saint-Jean, mai 18...

Il est évident que ce livre, tout puéril et malsain qu'il soit, a dirigé ses pensées vers le cher être dont elle ne parle jamais, vers son enfant. Aujourd'hui, elle paraissait plus accablée que de coutume; ses yeux fatigués et ses paupières rougies décelaient les larmes qui avaient coulé, sans doute, en secret, sur l'oreiller.

Elle m'accueillit avec son amitié habituelle, et au bout d'un instant, elle me dit :

« Ne voudriez-vous pas, chère, me donner mon coffret à bijoux ! il est là, dans cette armoire, mais jamais ma nouvelle femme de chambre n'aura l'esprit de le trouver. Pardon, Christine ! »

Je cherchai aussitôt, je cherchai longtemps, et enfin, derrière une pile de camisoles brodées, je découvris un coffret en cuir de Russie :

« C'est cela ! » dit-elle.

Elle l'ouvrit avec une clef qui était sous son chevet, et ses mains éparpillèrent sur le lit les colliers et les bracelets, épaves d'une vie mondaine, et auxquels elle n'accorda pas un regard; elle prit un médaillon d'un beau travail, orné et entouré de perles, elle en fit jouer le ressort, et regarda avec amour ce qui était caché sous l'or et le cristal :

« Tenez, dit-elle, regardez ! ce sont les cheveux de Marcel ! »

Je pris le médaillon, une petite boucle de cheveux, brun-doré, légers et fins comme un fil de la Vierge, y était enroulée; le cristal était mouillé et Blanche ne se cachait plus pour laisser couler ses pleurs :

« Mon pauvre enfant ! dit-elle, je ne le reverrai plus jamais ! jamais ! Si vous pouviez comprendre, Christine, combien je regrette... »

Elle n'acheva point et pleura amèrement, appuyée sur moi qui l'étreignais avec tendresse; elle ressaisit le médaillon et le baisa à plusieurs reprises; dans ce mouvement, il s'ouvrit sur son autre face, et je vis, elle vit le portrait de M. d'Anzac, magnifique miniature qui retraçait bien ses traits, son regard sérieux, adouci par la douceur

du sourire. Blanche ne put le revoir sans émotion, elle frissonna, et dit à demi-voix :

« Gontran ! mon mari ! Vous le reconnaissez ? »

Je pris mon courage à deux mains, et je lui dis :

« Oui, Blanche, c'est votre mari qui vous a tant aimée, et qui accourrait s'il savait que vous êtes seule et souffrante. »

— Pourquoi me dites-vous cela ? répondit-elle avec agitation et en me regardant fixement.

— Parce que c'est ma conviction intime et que ce serait mon vœu le plus cher.

— Quoi donc ?

— Qu'il vous aime, et que rien d'irréparable n'existe entre vous.

— Il pense que je l'ai gravement offensé, et son orgueil froissé n'a pu oublier.

— Il a eu tort dans sa rigueur, mais vous, chère Blanche, vous, n'avez-vous pas eu des torts d'obstination, d'étourderie, des torts dans lesquels nous toutes, femmes, nous nous jetons si légèrement ? Les reconnaître, ce serait les effacer, et votre mari ne résisterait pas à votre premier appel, je répondrais de lui ! »

Elle secoua la tête.

« Vous reverriez votre fils ! »

— Mon pauvre Marcel ! c'est là une blessure qui saigne au fond de mon cœur, vous le savez, vous, Christine; mais lui, Gontran, ne me croirait pas... il me refuserait ce dernier bonheur.

— Vous le calomniez, dis-je avec force. Il viendrait ! »

Elle me regarda d'un air sombre, et dit :

« Je ne le crois pas, et je ne le tenterai pas. Si je dois mourir de cette maladie, eh bien ! je mourrai seule. N'en parlons plus. »

La mauvaise heure était venue; le démon de l'orgueil et de l'entêtement reprenait possession de cette pauvre âme, un instant dilatée par le sentiment maternel. Je connaissais assez la physionomie de Blanche pour deviner les sentiments mauvais qui luttèrent et triomphaient peut-être des instincts salutaires et tendres. Elle referma le médaillon sans regarder ni le portrait, ni les cheveux, elle rangea le coffret avec un soin affecté et le posa près de son lit; nous parlâmes de choses indifférentes, et m'apercevant qu'elle était tout à la fois triste, agitée et fatiguée, je la quittai plus tôt que de coutume. Elle m'embrassa, et me retint un instant auprès d'elle; je l'embrassai encore et la laissai, en emportant au cœur une indicible tristesse.

Mai 18...

Ce matin, dès la première heure, mademoiselle Julienne arrivait chez nous, moins calme que de coutume.

« Elle a vomi le sang, me dit-elle avec effroi, et voyez comme elle vous aime ! elle a voulu vous écrire un mot. »

Elle me remit un billet sur lequel je reconnus le chiffre de Blanche : il portait, hélas ! une triste

signature : une gouttelette de sang était tombée au bas de la page que recouvrait une écriture tremblée et indéchiffrable.

« Je vais mourir peut-être, mais au moins j'aurai suivi votre courageux conseil, chère Christine. J'ai écrit à ma belle-sœur; je l'ai suppliée de faire savoir à mon mari que je désirais le revoir et embrasser mon fils. Aurai-je le temps? Ah! si le passé était en mon pouvoir! Soyez heureuse, vous, ma fidèle amie.

» BLANCHE. »

Ces mots me bouleversèrent.

« Va-t-elle mourir? dis-je, ma pauvre, ma chère Blanche! ne puis-je pas la voir?

— Elle vous attend avec impatience; mais il ne faudra pas lui parler, ni encore moins permettre qu'elle parle. Elle est en très-grand danger, chère amie! »

Combien je la trouvais changée! Quelques heures avaient fait de la malade une mourante; elle me tendit la main, et elle me dit d'une voix étouffée :

« Êtes-vous satisfaite? »

Je fis signe que oui, mille fois oui; elle me regarda avec une joie tendre qui n'est pas dans ses habitudes; après un long silence, elle me fit signe de prendre un livre et de lire tout haut. Je n'hésitai pas; je tirai de ma poche l'*Imitation*, et je lus le chapitre XVIII du 3^{me} livre, qui parle de Jésus-Christ avec tant de simplicité et de foi. Tout en lisant, j'élevais mon cœur vers le bon Dieu, afin qu'il permit que de cette parole jaillît une étincelle qui portât la lumière dans l'âme qui m'est chère. Elle m'écouta avec une espèce de surprise d'abord, puis avec une attention sérieuse; quand j'eus fini, elle me prit le livre des mains et relut, des yeux, le premier paragraphe. Elle m'appela auprès d'elle, et me dit à l'oreille :

« Vous voulez me convertir?

— Je vous veux heureuse, » lui dis-je.

La journée se passa assez bien, mais vers le soir, la fièvre revint avec violence; elle eut même du délire. Elle nommait Gontran, elle appelait son fils, et une fois, après un long silence, elle nous regarda et dit, avec un accent qui retentira toujours à mes oreilles :

« J'ai peur! »

Mademoiselle Julienne et moi, nous ne la quittâmes point; M. le curé vint et s'approcha de son lit : elle ne le reconnut pas.

Vers le matin, le calme se fit; je revins au château, mes amis s'alarment de mes longues absences, et je dois les rassurer; je dormis un peu, et j'appris à mon réveil que ma pauvre Blanche avait eu un nouveau vomissement de sang, et que le curé était auprès d'elle.

J'y cours... que vais-je voir? que vais-je apprendre?

1^{er} juin 18...

Tout est fini pour elle sur la terre, elle est

morte en paix avec Dieu et avec les hommes. Je ne pourrai jamais l'oublier. Et son mari... et son fils. D'après ses ordres exprès, j'ai écrit à sa mère un dernier mot d'adieu et de tendresse. Elle a été admirable de force, de résignation et de repentir. O mon Dieu! réunissez dans votre sein ceux qui se sont aimés ici-bas, et consolez ceux qui demeurent!

RÉCIT

Depuis près de trois mois, Blanche d'Anzac dormait dans son lit de gazon lorsque Gontran revint au Val Saint-Jean. Il amenait Marcel avec lui : une lettre de son notaire Ligier, trouvée à Marseille, l'avait averti que la villa ne renfermait plus celle qui y avait cherché un dernier asile.

Il arriva : personne n'était venu à sa rencontre; il entra, tenant son fils par la main, dans la maison solitaire; le concierge ouvrit les volets du salon et le brûlant soleil entra comme un fou, apportant avec lui les parfums du réséda et de l'héliotrope qui avaient envahi tous les parterres. Gontran ne put supporter cet éclat, ces senteurs, ce parfum, ce rayonnement de vie qui lui rappelaient trop ce que la mort était venue faire là; il sortit brusquement et se réfugia, avec Marcel, dans le petit salon où Blanche, le soir de son arrivée, avait éprouvé une si vive frayeur; le concierge le suivit et lui dit naïvement :

« Vous faites comme not' dame, monsieur; c'est ici qu'elle est venue s'asseoir à son arrivée, même qu'il tonnaît horriblement.

— Ce n'est pas ici qu'elle a habité, ni qu'elle est...

— Non, non, not' maitre! C'est en haut, dans une belle chambre qu'elle avait fait arranger tout en rose, pour que ce fût plus gai... »

Gontran soupira profondément; il se souvenait combien celle dont les jours devaient être si courts, avait aimé le bruit, la joie, les fêtes, comme elle avait voulu jouir avec ivresse et combien vitela terre s'était dérobée sous ses pas! Quel silence après tant de gaieté! quelles lugubres images après tant de plaisirs et de folies! Comme cet être gracieux et léger avait vite disparu dans les profondeurs éternelles! *J'ai dit à la joie : Vous n'êtes qu'un songe, et au rire : Pourquoi me trompez-vous?* Après quatre mille ans la parole de Job sert encore à interpréter la douleur humaine.

Marcel était resté debout auprès de son père; il lui dit enfin :

« Père, allons-nous-en; il fait triste ici.

— Nous ne pouvons pas nous en aller, cher petit; nous demeurons ici : c'est notre maison.

— J'aimais mieux la maison d'Ismaila, quoi qu'il fût trop chaud là-bas. J'aimerais mieux ces beaux arbres que les palmiers, mais la maison est trop triste, père.

— Nous tâcherons que tu y sois content, mon

cher petit Marcel. C'est le premier moment, vois-tu, et puis le souvenir de ta maman...

— Ah ! oui, maman ! pauvre maman ! Mais je ne me souviens pas d'elle, père, pas du tout... »

Gontran soupira encore, mais l'innocent babil du petit garçon le rappela à son devoir immédiat et présent : il se souvint qu'il devait s'occuper de l'enfant et lui tenir lieu de père et de mère.

Les premiers jours furent douloureux, la première visite au cimetière déchirante ; sous ce gazon reposait ce qu'il avait aimé ; de ce gazon, l'image de Blanche s'élevait pure et charmante comme aux premiers jours de leur union ; elle était donc venue mourir, par un étrange retour de destinée, dans ces mêmes lieux où il espérait vivre avec elle une longue vie ! Il la pleura comme s'il l'avait perdue ce jour-là même, et il s'en alla, emportant une véronique qui croissait sur la tombe, comme il eût emporté jadis une fleur du bouquet de sa fiancée.

Le temps, ce grand apaiseur ; le travail, ce baume puissant ; l'enfant, ce doux consolateur, eurent leur effet sur le cœur et l'esprit de Gontran, et après quelques semaines passées dans une absolue solitude, il se résolut à rendre les visites qui lui avaient été faites et qu'il n'avait pas reçues ; il fit une tournée, durant laquelle il entendit toutes les banalités que le grand deuil a le privilège d'inspirer ; seul, le médecin lui parut intéressant, car il lui parla simplement de Blanche et de ses derniers moments :

« La guérison n'était pas possible, dit-il, mais tout ce qui se pouvait humainement a été fait ; et puis, elle a été admirablement soignée ! »

— Par qui donc ? sa mère était là ? Mais ma belle-mère n'a jamais rien compris aux malades.

— Non, madame Lanfrand (j'oublie son nouveau nom) n'est arrivée que pour les funérailles ; mais la brave sœur de notre curé, et puis mademoiselle de Rymbault, n'ont pas quitté madame d'Anzac, et tous les soins corporels, spirituels, elle les a eus, grâce à ces deux dames. Je ne parle pas des attentions, des soins, de tous ces raffinements de délicatesse où, il en faut convenir, les femmes excellent, elle en a été comblée... C'est un aide puissant pour notre art...

— Vous dites mademoiselle de Rymbault ? interrompit Gontran.

— Oui, monsieur, oui ; une excellente et charmante demoiselle, la petite-fille du vieux général de Gauzens... Mais, sapristi ! vous la connaissez ! ajouta-t-il en se frappant le front, car les souvenirs lui revenaient.

— Oui, je la connais, et j'irai la remercier, répondit M. d'Anzac.

Il n'alla point ce jour-là, il ne put s'y résoudre ; la pensée de Christine se rattachait à un souvenir pénible, elle lui rappelait la grande erreur, la grande faute de sa vie, son mariage, et il se demandait s'il avait le droit, même au nom de la reconnaissance la plus pure, de lui remettre sous

les yeux ce malheureux passé dont elle aussi avait souffert ; plus il creusa cette question, plus la réponse fut négative. Il écrivit — il écrivit bien des billets qui furent déchirés, et enfin, quelques lignes simples, émues, pleines de gratitude, furent envoyées à mademoiselle de Rymbault.

Quelques semaines se passèrent de la manière la plus uniforme ; Gontran mettait en ordre ses affaires, négligées depuis longtemps ; il lisait beaucoup, il s'occupait de son fils, il écrivait à sa sœur ; il lui écrivait longuement, il lui parlait de Marcel, qu'elle aimait de plus en plus ; il y avait pourtant une chose qu'il ne lui disait pas, c'est qu'il pensait souvent à Christine. Il l'avait entrevue, le dimanche, à l'église ; il l'avait rencontrée un jour, au détour d'un sentier ; elle accompagnait mademoiselle Julienne ; et il s'étonnait que les traits, l'attitude, le regard de Christine se fussent gravés à ce point dans sa mémoire.

« Je suis fou ! » se disait-il parfois.

Il avait les mêmes amis que M. et madame d'Onfroy ; dans ce petit pays, les relations ne pouvaient être nombreuses ; mais personne ne lui parlait de mademoiselle de Rymbault ; Julienne seule s'échappait parfois, et parlait de son amie avec une chaleur d'admiration très-communicative. Pendant longtemps elle seule prononça ce nom, mais un jour M. d'Anzac le trouva, à sa grande surprise, sur les lèvres de son enfant :

« Tu sais, père, lui dit Marcel, que tu m'as envoyé au presbytère porter le journal à M. le curé ? Je me suis bien amusé, va ! il y avait un petit garçon... non, un grand garçon, il a bien douze ans, qui s'appelle Henri, et qui est très-aimable. Nous avons un peu joué ensemble dans le jardin... tu sais ? il y a un jeu de boules et un trapèze, et puis il m'a invité à aller jouer demain avec lui, et M. le curé a dit que c'était très-bien.

— Si M. le curé approuve, je n'ai rien à dire Et où demeure ton ami ?

— Là-bas, père, au château. J'irai, dis ? »

Il alla le lendemain, et il revint le soir fort animé ; il avait joué avec Henri, avec Marie, sa sœur ; leur père lui avait montré des albums et un herbier, leur mère les avait fait goûter, une demoiselle, appelée Christine, leur avait appris à jouer aux homonymes, et elle l'avait embrassé en lui disant adieu.

« Ils sont tous très-bons ! ajouta Marcel ; j'aime surtout Marie, sa petite mère et mademoiselle Christine.

— Tu préfères les femmes, à ce que je vois ?

— Oui, père. Mais pourrai-je inviter Henri tout de même ?

— Certainement. »

Quelques semaines après, Gontran écrivit à sa sœur :

Val Saint-Jean, février 18...

Ma bonne sœur,

« Tu as un secret, et je crois l'avoir deviné. »

Voilà ce que dit ta dernière lettre; c'est donc par mes réticences mêmes que tu as entrevu qu'au fond de mon âme, je pensais beaucoup à ce dont je ne te parlais jamais! Je ne le cacherai pas, à quoi bon? ne devrais-je pas finir par te prendre pour confidente, et te dire que je souffre d'un mal ancien et nouveau, d'un mal connu et redouté! tu as bien deviné, Marguerite: je l'aime, celle qui m'aima un jour, qui allait devenir ma femme, celle que je rejetai si légèrement, si sottement, j'aime Christine! — Je n'ai pas osé la voir, je ne lui ai pas adressé la parole, sauf un mot écrit de remerciement pour les soins tendres, éclairés, dont elle a entouré la pauvre Blanche; je n'ose pas me présenter devant elle, car je vois maintenant ma conduite telle qu'elle fut — odieuse d'ingratitude et de légèreté, et je doute qu'elle voulût me recevoir. D'ailleurs, elle est avec des parents qui la chérissent et qui ne doivent pas m'aimer. Si, pourtant, elle avait conservé, dans son cœur noble, dans son cœur fidèle, une étincelle de cette affection qu'elle eut jadis pour moi! Mais comment le savoir? Comment lui dire mes regrets profonds, et cet amour, plein de respect, d'admiration qu'elle m'a fait connaître, ce qui serait tout mon avenir, si elle le voulait? Tu ne peux pas te figurer avec quel sentiment d'estime et de reconnaissance on parle d'elle dans ce petit coin du monde! Il n'est personne qu'elle n'ait obligé, et l'on cite encore son dévouement au vieux général, tout en parlant de sa charité pour les pauvres et de cette grâce sérieuse qui la rend si aimable à tous. Et elle m'a aimé! et je l'ai vue en robe de mariée, un instant m'a séparé de cet avenir, et cet instant a suffi pour creuser un abîme entre nous.

Mon pauvre Marcel l'aime, car il la connaît; il a pour camarade le jeune cousin de mademoiselle de Rymbault, et il me parle continuellement des bontés qu'elle a pour lui... C'est mon fils cependant... si elle haïssait le père, caresserait-elle l'enfant?

Dis-moi ce que tu penses de tout ceci; dois-je faire un pas en avant ou dois-je réprimer un sentiment, trop tard venu dans ma vie, et qu'une femme comme Christine repousserait? elle en aurait bien le droit! Conseille-moi, ma sœur, hélas! tu m'avais bien conseillé autrefois!

A toi,

GONTRAN.

MADAME DE VALZAY A SON FRÈRE.

Ismaila, mars 18...

Mon bon Gontran,

Je suis ton aînée, je t'ai un peu regardé comme un fils, et je prends aujourd'hui les droits que l'âge et ton amitié me confèrent. J'écris à mademoiselle de Rymbault; je lui fais l'histoire sincère de tes sentiments, et je demande pour toi sa main, pour Marcel une bonne mère, pour moi une vraie sœur.

Je mets ma lettre, et ma demande sous la garde de la Providence, et je t'embrasse, mon frère, mon ami, comme je t'aime.

MARGUERITE.

JOURNAL DE CHRISTINE.

Val Saint-Jean, avril 18...

Mon Dieu! vous le voulez donc! vous voulez donc que je sois heureuse dans l'accomplissement des plus saints devoirs et dans une union avec l'homme que mon aïeul avait choisi pour moi! Il m'aime, sa sœur me le dit, il sollicite ma main et Henriette et Edouard se sont faits ses avocats. En avait-il besoin!

Pauvre Blanche! je promets à ton âme d'être pour Marcel une mère tendre et dévouée; prie pour moi qui t'ai aimée.

Il va venir avec son fils; je m'arrête...

DEUX ANS APRÈS.

Val Saint-Jean, mai 18...

Je suis allée à l'église aujourd'hui, j'y ai présenté ma chère petite Marguerite à Dieu et à la Sainte Vierge; jamais je n'ai éprouvé un sentiment de bonheur plus intense, ni un plus profond besoin de remercier l'auteur de tout bien. Oh! Seigneur, protégez ceux qui sont toute ma félicité ici-bas, ce mari bien-aimé qui est aussi votre serviteur, notre fils Marcel, notre enfant au berceau, notre sœur, nos parents, nos amis, nos serviteurs, et faites que la gratitude de votre pauvre servante monte vers vous comme l'encens et retombe sur les pauvres comme la rosée! Bénissez-nous, Seigneur, père, mère, enfants.

FIN.

M. BOURDON.



LA PREMIÈRE AUMONE DE MARGUERITE

(SUITE ET FIN)

V

Un matin, le capitaine de Vandelans parcourait tristement la ville de Dijon. Il allait de rue en rue, au hasard, sans but, l'esprit distrait et le cœur navré. Il regardait autour de lui, machinalement, avec une extrême indifférence, lorsque soudain on le vit tressaillir et s'arrêter auprès d'un magasin de mercerie et de rubans. Il venait d'apercevoir, pendu là, pour la montre, un morceau de tapisserie dont le dessin ne lui était pas inconnu. Des cygnes sur un lac bleu et des fleurs dans une île; Albert avait déjà vu tout cela et ne pouvait l'oublier. Les choses les plus insignifiantes restent gravées dans la mémoire, lorsqu'elles se rattachent à de pénibles souvenirs.

Le jeune homme examina d'abord cette broderie d'un air pensif, mais point du tout étonné. Mademoiselle d'Emmerich se fournissait sans doute chez ce marchand, et le dessin de cette tapisserie était assez joli pour avoir plu à la jeune fille. Mais voici qu'en regardant de près, il vit sur l'aile d'un des cygnes certaine petite tache verte qu'il reconnut tout de suite. C'était lui-même qui l'avait faite, cette tache, et la tapisserie était bien celle qu'il avait vue entre les mains de Marguerite. Il ouvrit brusquement la porte du magasin, et s'adressant à la marchande :

« Madame, je désirerais acheter un des morceaux de canevas qui sont à l'étalage; celui sur lequel on a brodé un lac et des cygnes.

— Cet écran? Il est charmant, d'un goût exquis et d'une exécution parfaite, répliqua la demoiselle de magasin en ouvrant un carton. Nous en avons beaucoup du même genre, je vais vous les faire voir.

— C'est inutile, madame, je m'en tiens à mon premier choix, dit l'officier qui continuait à examiner la petite tache verte.

— Je comprends bien, mais les écrans que nous avons ici sont en tous points semblables à celui que vous désirez. Voyez, monsieur, répartit la jeune fille en étalant sur le comptoir cinq ou six morceaux de canevas, sur chacun desquels on avait brodé une île verte, un lac bleu, des cygnes et un cadre imitant le chêne sculpté.

— Mais, madame, je voudrais celui qui est en montre et non pas un autre, dit Albert avec impatience.

— Comme il vous plaira, monsieur. Je dois

vous faire remarquer cependant qu'il est défraîchi, il y a des taches; voilà pourquoi j'hésite à vous le vendre et pourquoi nous l'avons mis à l'étalage. Il produit autant d'effet qu'un autre, et il nous est égal que le soleil le ternisse. Du reste, ce carton est rempli d'écrans exactement pareils, et qui ont été brodés par la même ouvrière.

— Par la même ouvrière? répéta-t-il étonné.

— Oui, monsieur, elle en a fait six douzaines pour notre maison.

— Six douzaines!

— Tout autant, répliqua la marchande, que l'air un peu effaré de ce bel officier fit sourire.

— Mais, dit Albert, c'est un travail immense et cette... ouvrière a dû employer des années...

— Oh! non, monsieur, à force de répéter le même dessin, on l'apprend par cœur, et alors cela va très-vite... puis, le fond n'est pas fait, veuillez le remarquer.

— Et, reprit-il en balbutiant, vous connaissez la personne qui travaille pour votre magasin?

— Beaucoup de jeunes personnes travaillent pour notre magasin, monsieur, et nous les connaissons toutes, excepté celle qui a brodé ces écrans. C'est une religieuse qui nous les apporte, et c'est à elle que nous les payons.

— Alors il s'agit d'une œuvre?

— Je l'ignore, et ceci ne nous regarde point; nous sommes contents de notre ouvrière, et nous lui avons fait une nouvelle commande, sans chercher à savoir ce qu'elle juge à propos de nous cacher... Lequel de ces écrans monsieur prend-il? ajouta la demoiselle d'un petit ton bref.

Albert comprit qu'il avait assez questionné et que la jeune fille n'était plus disposée à répondre. Il la pria donc simplement de lui donner la tapisserie qui était en montre.

« Très-bien, monsieur, dit-elle, charmée de se débarrasser d'une marchandise qu'elle n'eût pu vendre qu'au rabais. La tache n'est pas large, et en défaisant quelques points... Faut-il donner à monsieur de la laine pour le fond? »

Albert répliqua qu'il trouvait la tapisserie fort bien ainsi, et qu'il ne voyait pas la nécessité d'y ajouter un fond, ce qui fit encore sourire la jeune demoiselle, et, après avoir payé son emplette assez cher, il sortit singulièrement rêveur, et s'en alla frapper à la porte de son vieil ami le professeur de musique.

M. Schmidt occupait deux petites chambres au

second étage d'une vieille maison d'assez triste apparence, et plus haut, tout à fait sous le comble du logis, il avait loué une mansarde longue et étroite qu'il appelait sa galerie. C'est là qu'il renfermait ses antiquailles, comme disait Albert. Celui-ci ayant sonné au second deux ou trois fois sans que personne vint ouvrir, grimpa lestement au grenier, trouva la porte entr'ouverte et M. Schmidt qui s'amusa à ranger ses bibelots.

« Vous voici donc enfin, beau ténébreux, dit gaiement le vieillard. Qu'avez-vous fait depuis trois jours qu'on ne vous a vu ? Je suis allé plusieurs fois à votre hôtel et n'ai pas eu l'heur de vous rencontrer.

— Moi aussi, cher monsieur, je suis venu chez vous et vous n'y étiez pas, répondit Albert, en promenant ses regards de tous côtés avec une curiosité un peu moqueuse. »

Le vieil Alsacien avait entassé dans sa mansarde les objets les plus bizarres et les plus disparates, et il n'y en avait aucun sur lequel la main du temps n'eût laissé son empreinte, aucun que la poussière d'un nombre de siècles, plus ou moins considérable, n'eût voilé et dérobé au profane vulgaire. Livres, meubles, tableaux, tapisseries, armes, médailles, etc., on voyait un peu de tout dans cette pièce, qui ressemblait à la boutique d'un fripier.

« Voilà mes richesses, dit Schmidt, en se frottant les mains d'un air de satisfaction profonde. Qu'en pensez-vous, capitaine ?

— Qu'elles ne tenteront nul voleur, s'il faut parler franc, répondit le jeune homme. Comment pouvez-vous vous plaire au milieu de ces vieilleries ? Tout cela paraît si misérable... je veux dire c'est bien détérioré. »

M. Schmidt sourit.

« Oui, oui, fit-il en branlant la tête, c'est ainsi que s'expriment ceux qui ne sont point initiés parmi nous ; c'est frippé, cela paraît misérable... Allez, allez, jeune homme, les apparences sont trompeuses, et j'ai le droit d'être fier de mon petit musée. Pour un amateur aussi peu favorisé de la fortune, j'ai bien réussi. Mais aussi que de peines je me suis données ! Ces vieilleries, je les ai rassemblées brin par brin, comme l'oiseau fait son nid ; j'ai veillé sur elles pendant la guerre, je les ai préservées, sauvées, apportées ici. Mais, Seigneur, vous ne m'écoutez pas, comme dit le poète, fit le bonhomme en s'interrompant. Qu'avez-vous ? Vous êtes plus sombre que la nuit. Me cacheriez-vous quelque chagrin ?

— Eh bien ! oui, répondit Albert, en se jetant dans un fauteuil du temps de Henri II, qui se trouvait près de lui, oui, cher monsieur Schmidt, je suis inquiet et préoccupé.

— Voyez-vous cela ! j'en étais sûr ! Qu'est-ce donc qui vous tracasse, capitaine ?

— Ah ! vous allez dire que je répète toujours la même chose ; c'est au sujet de M. d'Emmerich, que je... En un mot, je ne serai point tranquille

tant que je ne saurai pas pourquoi mon cousin ferme la porte à ses amis et devient si misanthrope.

— En ce cas, il faut aller le lui demander, car nul autre que lui ne peut vous renseigner sur ce point.

— Cependant, cher monsieur Schmidt, je comptais sur vous.

— Sur moi ? ah ! par exemple ! Non, non, capitaine, je ne retournerai pas à Montigny, même pour vous rendre service.

— Mais il ne s'agit point d'aller à Montigny. Permettez que je vous dise ce que je désirerais. Vous connaissez ce monsieur Verny, que mon cousin a emmené un jour chez lui dans sa voiture ?

— Oui, un peu, très-peu ; c'est sa sœur surtout que je connais : elle est la mère d'une de mes élèves.

— Cela suffit. Puisque vous allez chez cette dame, vous pourriez obtenir, par son entremise, les renseignements dont j'ai besoin.

— Je le pourrais, sans doute, en supposant que M. Verny comprit quelque chose à la conduite de votre cousin ; mais je n'ai jamais cherché à surprendre les secrets des gens, et, avec votre permission, je respecterai celui de M. d'Emmerich. »

Albert fit un geste de dépit.

« Il faut tout vous dire, s'écria-t-il, puisque sans cela je n'obtiendrais rien de vous. Sachez donc que M. d'Emmerich vient de me refuser la main de sa fille, après me l'avoir promise il y a six ans.

— Est-ce possible ? Voilà qui est tout à fait blâmable ; mais ce mariage n'agréa plus à mademoiselle Marguerite probablement. Ces jeunes filles sont changeantes et variables comme l'onde. »

Albert secoua la tête.

« Je ne crois pas, dit-il, que ma cousine soit aussi inconstante que cela, et, si vous le voulez bien, cher monsieur Schmidt, je vais entrer dans quelques détails.

— Je suis tout oreilles, » répondit le bon vieillard, en rapprochant son fauteuil de celui du capitaine.

VI

Le lendemain, M. Schmidt entra chez Albert au moment où celui-ci s'appropriait à sortir. Le vieux professeur avait perdu son air guilleret et faisait triste mine. Il serra silencieusement la main de son ami, et s'assit très-pensif, en s'essuyant le front et peut-être aussi les yeux. Le jeune officier l'examinait avec anxiété.

« Je me disposais à aller vous voir, » murmura-t-il. M. Schmidt l'interrompit brusquement et dit très-vite, d'une voix saccadée :

« J'ai parlé à la sœur de M. Verny ; elle est parfaitement au courant des affaires de votre pauvre cousin. Celui-ci et mademoiselle Margue-

rite seront demain sur le pavé. La guerre les a ruinés entièrement. Il ne leur restait que des dettes et le domaine de Montigny, qui ne vaut pas grand'chose. M. Verny vient d'acheter le domaine et d'acquitter les dettes. Depuis quatre ans, ces malheureux sont dans le dénuement le plus complet. Leur château n'est qu'uneasure, sans meubles, sans... Les soldats prussiens l'ont dévalisé et mis dans un état déplorable. Cela fait pitié. C'est pour cacher leur extrême misère que cet homme si distingué et cette jeune fille si charmante se sont sequestrés du commerce du monde. Du reste, ils n'ont jamais eu l'intention de passer leur vie ainsi. C'était en attendant un sort meilleur. Ils espéraient gagner un procès qu'ils avaient en Alsace, et recouvrer une somme assez forte. Avec cet argent, M. d'Emmerich, si habile industriel, aurait pu rétablir sa fortune; mais le procès est jugé, perdu, et... et je me demande ce que vont devenir ces infortunés», fit M. Schmidt, en cachant sa figure dans ses mains.

Albert s'était levé et se promenait de long en large avec agitation.

« Je ne suis point surpris, dit-il; depuis hier, j'avais pénétré en partie ce triste secret. Voilà donc pourquoi l'on me refuse la main de Marguerite. C'est outrer la délicatesse, et l'on ne me connaît guère. Croit-on que je m'inquiète de savoir si elle est riche ou pauvre? Ah! cela m'est bien égal.

— C'est possible, mon cher ami, mais cela n'est point égal au ministre de la guerre; je m'étonne que vous n'y pensiez pas.

— Eh! si, j'y pense; mais je donnerai ma démission.

— En vérité! voilà sans doute pourquoi M. d'Emmerich vous faisait un secret de sa détresse. Vous dites qu'il ne vous connaissait pas; il paraît qu'il vous connaît fort bien, au contraire, et qu'il vous sait très-capable de faire un coup de tête. Vous donneriez votre démission? Vous seriez bien avancé! Quelles ressources vous resterait-il?

— Aucune. La guerre, qui a ruiné mon riche cousin, m'a enlevé le peu que je possédais, à savoir: une maison à Strasbourg et quelques milliers de francs que me doivent d'anciens locataires. La maison a brûlé pendant le siège, et j'ignore ce que sont devenus mes locataires. Mais je suis jeune, habitué au travail, et Dieu aidant, je saurai gagner la vie de ma famille.

— Comment vous y prendrez-vous? demanda M. Schmidt en fixant sur lui ses petits yeux gris.

— Ah! laissez-moi réfléchir... Il n'est pas possible de dire: *ex abrupto*... Mais les emplois ne manquent pas qu'un officier peut occuper.

— Non, certes; pour ma part, je connais un ancien lieutenant qui est employé dans les postes ou les télégraphes depuis dix-huit mois. Il gagne mille francs par an, mais aussi il a de bonnes protections.

Albert repoussa brusquement le fauteuil sur lequel il s'appuyait.

« Avez-vous juré de me désespérer? s'écria-t-il.

— Non, capitaine, mais je voudrais vous prouver qu'il serait généreux de ne pas songer plus longtemps à épouser mademoiselle d'Emmerich. Vous ne pouvez lui faire qu'un sort déplorable; croyez-moi, renoncez à ce projet, ne soyez point égoïste.

— Voilà le conseil que vous me donnez? Quoi! le plus misérable paysan peut épouser la jeune fille qu'il aime, si pauvre qu'elle soit, et entrer en ménage avec les chances les plus favorables, et ce bonheur me serait refusé?

— Hélas! oui, mon cher ami. Que voulez-vous, avec nos mœurs actuelles et les exigences de la société...

Le jeune homme l'interrompit vivement.

« M. Schmidt, dit-il d'un ton ferme, avant de renoncer à mes plus chères espérances, je veux savoir s'il m'est impossible d'obtenir un emploi suffisamment rétribué. J'irai à Paris ce soir; ne me faites pas d'objections, j'irai. Maintenant, laissons cela, et soyez assez bon pour me donner tous les renseignements que vous avez reçus. Vous prétendez que M. d'Emmerich ne possède plus rien; cependant la maison est montée sur un certain pied, il a des domestiques. »

M. Schmidt hocha la tête.

« Oui, répondit-il, il a Conrad et Brigitte, mais ce sont des amis dévoués en même temps que des serviteurs. Depuis quatre ans, ils n'ont pas touché de gages; il est vrai qu'on prélèvera sur le prix de la vente du domaine tout ce qui leur est dû.

— Enfin, M. d'Emmerich a la plus élégante voiture et les plus beaux chevaux de la province peut-être, je les ai vus.

— Aveugle que vous êtes. La voiture et les chevaux appartiennent à M. Verny. Celui-ci, qui tient à avoir des propriétés dans le canton de Montigny, désirait vivement d'acheter le château de votre cousin. M. d'Emmerich ne désirait pas moins de le vendre. Ils ont donc été promptement d'accord. Ils avaient pris rendez-vous pour le jour où vous les avez vus au village, et ils devaient aller chez le notaire après la distribution des prix. Naturellement mademoiselle Marguerite accompagnait son père, puisque c'est à elle que le domaine appartenait. Je vous avais bien dit que, pour les déterminer à assister à cette petite fête, il avait fallu une circonstance importante et exceptionnelle. Cependant la vente n'eut pas lieu ce jour-là; M. Verny, ayant voulu visiter encore une fois ce vieux château, auquel il se propose de faire de grandes réparations, M. et mademoiselle d'Emmerich durent emmener chez eux le futur député; celui-ci avait sa voiture... Vous savez le reste.

— Ah! dit Albert, se parlant à lui-même, que j'ai donc été peu clairvoyant! Lorsque j'ai dîné

À Montigny, tant de choses auraient dû m'ouvrir les yeux, me faire remarquer cette pénurie absolue. On m'a tenu au jardin toute la soirée, sans me permettre d'entrer dans la maison. De celle-ci je ne connais qu'une chambre pauvrement meublée, qui est sans doute la pièce la plus confortable; puis je me rappelle certains incidents... Mais alors je n'ai rien vu, rien deviné. Et à la distribution des prix, cette petite croix d'or que Marguerite a déposée dans la bourse de la quêtuse... Son dernier bijou peut-être, un souvenir, un objet précieusement conservé. Hélas! non, M. d'Emmerich n'avait point oublié son portemonnaie, il craignait d'en faire voir le contenu.

— Oui, oui, capitaine, vos amis ont soigneusement caché leur triste position, et montré beaucoup de dignité dans le malheur. Redoutant d'être importuns, ou du moins froidement accueillis, ils se sont éloignés du monde, ils ont souffert en silence, dans la solitude, et usé de tant de réserve qu'on a cru voir de l'orgueil où il n'y avait que la noble fierté du pauvre, le respect de soi-même, et une discrétion peut-être exagérée.

Ici M. Schmidt s'interrompit et regarda sa montre.

« Je ne puis rester plus longtemps, dit-il; j'ai des leçons à donner et d'autres occupations plus pressantes encore. Nous nous reverrons, sinon aujourd'hui, du moins lorsque vous serez revenu de Paris. »

Quelques heures après, tandis que le capitaine de Vandelans montait en wagon, M. Schmidt, assis dans son grenier, inventorierait ses trésors, la larme à l'œil et le sourire sur les lèvres. Il venait sans doute de se décider à faire quelque chose qui lui coûtait beaucoup, car il était fort agité, et son humeur variait à chaque instant d'une façon surprenante; il semblait être en même temps heureux et triste, sombre et gai; tantôt il chantonnait, et tantôt il murmurait, en soupirant, le nom de Marguerite.

VII

Albert passa une semaine à Paris. Dès qu'il fut de retour, il alla voir M. Schmidt; mais ce n'était certes point pour lui faire partager ses espérances. Le pauvre jeune homme avait vu échouer toutes ses tentatives, et il se laissait aller au plus profond découragement.

Le professeur de musique n'était point chez lui, mais notre officier avait pris l'habitude de monter au grenier lorsqu'il ne trouvait personne au second. Il savait maintenant que son vieil ami passait là-haut toutes ses heures de loisir, et il comptait le surprendre en contemplation devant ses trésors.

Il se trompait : non-seulement M. Schmidt n'était point dans sa mansarde, mais encore la mansarde était vide. Meubles, livres, tableaux, pote-

ries, ferraille, on avait tout déménagé. Les rayons du soleil se jouaient sur les murailles nues, sur le plancher raboteux et dans ces recoins, obscurs hier encore, où Albert avait vu reluire dans l'ombre le chêne poli des bahuts, l'acier damasquiné des panoplies, et cette belle patine, vernis précieux que le temps met sur les bronzes. Le jeune homme embrassa tout d'un coup d'œil rapide et ne put retenir une exclamation de surprise, presque d'effroi. Qu'était-il donc arrivé à son bon vieil ami ?

Il ne lui était rien arrivé de fâcheux; car le voici qui montait l'escalier d'un pas agile en souriant et en fredonnant, juste au moment où le capitaine de Vandelans s'inquiétait sur son sort.

« Ah! vous m'avez fait peur, s'écria le jeune homme en lui prenant la main. Cette porte ouverte, ce grenier vide... Pourquoi ne m'avez-vous pas dit que vous aviez l'intention de déménager ? »

— Parce que l'idée m'en est venue tout d'un coup, mon cher capitaine. Mais parlons de vous, d'abord. Qu'avez-vous fait là-bas? Espérez-vous réussir? Rapportez-vous quelque promesse?

— Non, rien de semblable, répondit Albert d'une voix tremblante. Mes desseins ont échoué aussi complètement que possible. Ce que l'on consent à me donner mettrait à peine ma famille au-dessus du besoin. Vous avez raison, je serais le pire des égoïstes si je songeais à épouser Marguerite en de telles conditions. Il faut que je renonce à ce bonheur.

— Ah! mon Dieu! que me dites-vous? Je suis désolé, s'écria M. Schmidt d'un ton qui démentait ses paroles. Vous ne voulez plus épouser mademoiselle d'Emmerich? Voici bien une autre affaire et j'ai fait une belle école. Justement ce matin, oui, ce matin même, je suis allé supplier son père de vous accorder sa main.

— Vous? répartit l'officier, surpris et mécontent. De quel droit?... Est-ce une plaisanterie, monsieur Schmidt?

Le vieillard secoua la tête.

« Je ne songe guère à plaisanter, dit-il; dans tout ceci je ne vois pas le plus petit mot pour rire. Sans doute je suis heureux, très-heureux; mais je ne suis pas gai précisément. Saisissez, je vous prie, la différence... Eh! mon cher ami, ne prenez pas cet air impatient. En deux mots, je vais vous expliquer la chose : Savez-vous ce que j'ai fait des chers trésors qui remplissaient cette chambre ? »

— Vous les avez transportés ailleurs, parbleu!

— Je les ai vendus aux enchères, capitaine; j'ai tout vendu, tout jusqu'à la moindre médaille, pour la modique somme de cinquante mille francs.

— Cinquante mille francs? répéta Albert surpris; voilà un fameux marché, par exemple.

— On voit bien que vous ne vous y connaissez pas, dit mélancoliquement M. Schmidt. Mon petit musée valait mieux que cela; mais il y a tant de

gens qui ne font nul cas de ces sortes de choses ! Du reste, je ne me plains pas ; il me fallait de l'argent à tout prix.

— Vraiment ? Vous aviez des dettes, peut-être ? fit Albert de plus en plus étonné.

— Oui, capitaine, répartit le vieillard avec émotion ; j'avais une ancienne dette qu'il était temps d'acquitter. J'étais, depuis dix-sept ans, le débiteur de mademoiselle d'Emmerich : sans parler des cinq cents francs qu'autrefois elle n'a pas voulu reprendre, et que j'ai fini par donner aux pauvres, je lui devais absolument tout ce que je possédais, et il n'eût pas été juste de la laisser dans un pareil dénûment, lorsqu'il m'était possible de me libérer. »

Albert l'interrompit.

« Quoi ! dit-il, c'est pour Marguerite ?... Mais cher monsieur Schmidt, elle ne peut pas, elle ne doit pas accepter cet argent. »

Le vieillard hocha la tête.

« Bien, bien, dit-il ; ne vous inquiétez pas... l'affaire est arrangée. »

— Arrangée ? Comment cela ? Je vous répète que mademoiselle d'Emmerich doit refuser...

— Eh ! soyez satisfait, elle a refusé aussi. Oui, elle et son père ont refusé net le cadeau que je voulais faire à la jeune fille, et sur ce point je n'ai pu vaincre leur obstination ; mais ils ont bien voulu que je leur prêtasse ces cinquante mille francs, et ils fondent de grandes espérances sur cette faible somme. Je vous ai dit que M. d'Emmerich a inventé une nouvelle teinture pour les

tissus de laine, un brun admirable, d'une nuance charmante, claire, dorée, que nous appellerons *brun Marguerite*. Nous allons établir une fabrique.

— Établir une fabrique avec cinquante mille francs ? Y songez-vous, monsieur Schmidt ?

— Oh ! je sais bien que ce n'est guère, mais nous nous procurerons d'autres mises ; les capitaux attirent les capitaux, et M. d'Emmerich est un trop habile industriel pour ne pas trouver des associés. Il y a longtemps qu'il se serait tiré d'affaire, s'il n'eût pas été absolument sans ressources. Pour entreprendre n'importe quoi, il lui fallait un peu d'argent, un noyau... il l'a, il est sauvé.

— Oui, mais au prix de quel sacrifice ? dit Albert en regardant la mansarde vide. »

M. Schmidt s'efforça de rire.

« Que parlez-vous de sacrifice ? dit-il. Me voilà riche, je vais avoir des rentes. »

— Dieu le veuille, » murmura le jeune homme pensif.

La fabrique est établie ; c'est un établissement prospère qui donne de très-beaux bénéfices. Marguerite et Albert sont mariés. M. Schmidt est toujours l'associé de M. d'Emmerich et sera bientôt un riche capitaliste. En attendant, il s'occupe à remeubler son grenier ; il y met beaucoup de zèle. En toutes saisons, on le voit battre la province, et courir de chaumière en chaumière pour découvrir des antiquailles.

MICHEL AUBRAY.

UNE INIMITIÉ

I

Le jour baissait à Ploernec ; les habitués du Cercle, voyant qu'on tardait à apporter les lampes, avaient quitté whist et journaux et, groupés autour d'un grand feu, ils devisaient.

« Il y aura bientôt du nouveau à Ploernec, dit l'un d'eux. »

— Qu'est-ce donc ?...

— Le retour au pays et l'arrivée prochaine du jeune Borel et du jeune Kernolan ; j'ai appris que le premier venait d'être reçu docteur en médecine et qu'il se disposait à prendre sous peu la clientèle de son vieux père ; puis que le second, licencié en droit, allait faire son stage dans l'étude de maître Kernolan, qu'il remplacera plus tard.

— Ah !... Et savez-vous encore si la haine qui existe entre ce dernier et le docteur Borel, sera héréditaire ?...

— C'est à présumer ; il serait difficile que les deux jeunes gens pussent se voir avec plaisir dans les termes où se trouvent leurs parents...

— N'importe, interrompit un élégant, nous aurons deux danseurs de plus à nos soirées ; c'est, selon moi, le beau côté de l'événement...

— Pauvre Pierre Kernolan ! exclama un autre ; condamné à ne jamais inviter mademoiselle Antoinette Borel, notre plus ravissante danseuse... Quel supplice !...

En cet instant, la salle s'éclaira et les attrails du *mori* surpassant ceux de la chronique locale, on reprit place autour des tables de jeu et le silence se fit.

II

Le dimanche suivant, à la messe, bien des regards se braquaient curieusement sur les deux bancs placés l'un à droite, l'autre à gauche du chœur. Dans le premier était réunie la famille Borel au grand complet, car le jeune docteur Fernand était depuis trois jours de retour à Plouernec; dans le second priaient le notaire Kernolan, sa femme et leur fils Pierre, arrivé la veille au soir. La haute taille de ce dernier, son fier visage, pâle et impenétrable comme ceux que burinait Rembrandt, son regard extraordinairement éclairé, tout en lui intriguait au plus haut point les tranquilles Plouernecois dont l'imagination voyait déjà l'inimitié des Borel et des Kernolan prendre les proportions les plus tragiques.

De mémoire d'homme, on n'avait vu si peu de recueillement dans la petite église...

Après le dernier Évangile; les robustes paysans, agenouillés sur la dalle, relevèrent leur front nu qu'ombrageaient leurs longs cheveux; les gentilles Bretonnes rajustèrent leur coiffe aux diaphanes ailes blanches et glissèrent leur chapelet dans les larges poches de leur tablier de soie; la foule descendit vers le portail et s'écoula peu à peu.

Emportée par son flot, Antoinette Borel se trouva auprès du bénitier en même temps que Pierre Kernolan. Celui-ci jeta sur elle un regard rapide, et sans reconnaître dans cette belle jeune fille l'enfant qu'il avait perdue de vue depuis bien des années, il trempa le bout de sa main dans l'eau sainte, et la lui tendit.

Antoinette l'effleura de son doigt effilé sans même lever les yeux, fit un pieux signe de croix et rejoignit sous le porche ses parents et son frère, dont l'affluence des fidèles l'avait un instant séparée.

A peine hors de l'église, Fernand s'approcha d'elle et lui dit à voix basse :

« Sais-tu le nom de celui qui t'a offert l'eau bénite ? »

— Non, mon frère.

— Eh bien ! c'est M. Pierre Kernolan...

— Est-ce possible ?... s'écria-t-elle; mais hier encore, il n'était pas ici.

— Tu te trompes; il est arrivé par le train du soir, et ce matin, à l'église, il était dans son banc. Ne l'as-tu donc pas remarqué pendant la messe ?

— Non, frère; pendant la messe, je priais.

Le jeune docteur était peu mystique; sa foi de Breton n'avait pas sombré tout entière peut-être dans l'océan parisien, mais elle en avait heurté bien des fois les écueils, et des débris qui lui restaient il s'était fait une religion à son usage, une religion de fantaisie où la messe du dimanche n'était admise qu'à la condition d'être presque un divertissement, une sorte d'inspection de

tous les visages anciens et nouveaux, connus et inconnus.

Aussi les dernières paroles de sa sœur amenèrent-elles un ironique sourire sur les lèvres de Fernand.

Ce sourire fit froid à l'âme d'Antoinette; elle crut voir ces lèvres moqueuses prêtes à laisser échapper des paroles légères qui eussent blessé ses croyances et sa piété, et afin de s'épargner cette affliction, elle se tut; attristée et pensive, elle suivit silencieusement sa mère pendant le trajet de l'église à sa demeure.

Arrivée là, M. Borel, l'arrêtant tout à coup, fixa sur elle un regard mécontent et sévère qu'elle ne lui avait jamais vu.

« Pourquoi as-tu touché une main que tu devais repousser ? lui dit-il rudement.

— Père, répondit Antoinette de sa douce voix, j'ignorais quelle était cette main et je n'y avais pris nulle garde... Tout à l'heure seulement Fernand m'a appris que...

— Assez ! interrompit M. Borel; ne prononce pas devant moi un nom que j'exècre... Je te crois, ma fille, reprit-il au bout d'un instant, avec plus de calme, mais à l'avenir, modère dans certaines circonstances ton excessif recueillement, et sache que tant que je vivrai, jamais je ne souffrirai le moindre rapport entre mes enfants et mes ennemis.

Il lui fit signe qu'il voulait être seul et Antoinette s'éloigna. Désirant cacher à sa mère une scène dont sa charité se serait douloureusement émue, la jeune fille se dirigea vers sa chambre, s'y enferma et vint pleurer aux pieds de celui qui, dans une sublime prière, a daigné lui-même nous enseigner le pardon.

Oh ! quand donc la cinquième supplication du *Pater* monterait-elle aux lèvres de son père bien-aimé, à celles de son ennemi !... Quand donc viendrait-elle, comme une rosée de paix et d'amour, éteindre dans leurs cœurs l'ardente flamme de la haine !... Quand donc sonnerait cette heure radieuse où, sous la dictée d'une bouche divine, ils se dirigeraient enfin l'un à l'autre :

« Pardonnez-moi comme je vous pardonne ! »

Antoinette murmura longtemps ces douces plaintes en face du Crucifix...

Ah ! qu'elle prie, et que la persévérance de sa prière soit la goutte d'eau qui use le rocher !

III

Le notaire Kernolan et le docteur Borel n'avaient pas toujours été désunis. Dans leur enfance, dans leur jeunesse, ils s'étaient connus et aimés; mais c'est une fleur délicate que celle de l'amitié, une ombre de jalousie la décolore, un souffle d'orgueil la flétrit, un éclair de colère la brise.

Par une étrange ironie de leur destinée, la famille Borel et celle du notaire vivaient fort près

l'une de l'autre; leurs demeures étaient contiguës et leurs jardins n'étaient séparés que par un haut mur vêtu de lierre. Malgré cette proximité, jamais, pendant les premiers mois qui suivirent l'arrivée des deux jeunes gens à Plouernec, Antoinette n'avait aperçu Pierre; seulement, quelquefois, durant les soirs d'été, les échos d'une voix d'homme arrivaient jusqu'à elle, tantôt faibles comme un soupir, tremblants comme une plainte, tantôt graves comme la prière, déchirants comme la douleur. Souvent ces échos redisaient la deuxième strophe du célèbre chant de Donizetti :

« Depuis qu'en lui donnant l'eau sainte,
» Ma main a rencontré sa main... »

Le vieux docteur entendait, impassible, ces accents émus et puissants; mais un soir madame Borel ayant eu l'imprudence de s'écrier : « Que c'est beau ! » il haussa les épaules et s'éloigna à grands pas, geste et action qui dès lors se renouvelèrent chaque fois que Pierre murmurait ses premières notes.

Enfin l'hiver vint, et Antoinette l'accueillit comme un libérateur. Elle avait pourtant une âme d'artiste que cette admirable voix ne pouvait laisser insensible, mais avant tout elle avait un cœur de fille et de chrétienne, et devant l'agitation haineuse que provoquaient chez son père les chants du ténor voisin, elle avait hâte de voir les jardins déserts et d'entendre les gémissements du vent au lieu des harmonies qu'apportait la brise du soir.

Aussi la vit-on doucement joyeuse à la première veillée d'octobre, alors qu'assise près de sa mère, elle préparait pour les siens et pour elle ce double vêtement dont il est parlé au livre des *Proverbes*; devant l'âtre gaîment éclairé, M. Borel lisait son journal; non loin de lui, Fernand, absorbé, le front dans les mains, étudiait avec ardeur et semblait chercher à ajouter quelque nouvelle corde à l'arc thérapeutique. Nul bruit du dehors, nul accent détesté ne venait troubler l'harmonie intime de cette calme soirée; c'était l'union, c'était la paix, c'était le bonheur.

Les choses allèrent quelque temps ainsi, mais un jour que le jeune docteur paraissait fatigué et pâli, son père jeta sur lui un regard soucieux et lui dit avec bonté :

« Tu travailles un peu trop; il te faudrait quelques distractions... Pourquoi ne vas-tu pas au Cercle ? »

— Père, je n'y vais pas, parce que sans doute j'y rencontrerais le fils du voisin, ce qui me serait désagréable... Cette froide et fière figure a toujours eu le don de m'irriter. »

Le front de M. Borel s'assombrit et les deux femmes sentirent passer sur leur cœur un frisson glacé. Jusque-là, elles avaient secrètement espéré que le jeune homme était resté étranger aux inimitiés paternelles, et dans la crainte de perdre

cet espoir, elles avaient toujours évité d'interroger ses sentiments à cet égard.

Maintenant, le doute même ne leur était plus permis.

Quelques jours plus tard, à l'heure du dîner, le docteur et sa femme, seuls avec Antoinette, attendaient Fernand, qui tardait à rentrer.

L'amour maternel, qui possède à un degré suprême le génie de l'angoisse, le don des pressentiments, la perception du léger point noir qui amène la tempête où doit s'engloutir le bonheur de l'enfant adoré, s'alarmait déjà, et le regard anxieux de madame Borel suivait sans cesse sur le cadran la marche rapide de l'aiguille. — Une fois son mari surprit ce regard, et lui dit :

« Fernand aura été retenu dans quelque maison, et sans doute il pense que nous lui prolongerons le quart d'heure de grâce... J'espère, mon amie, que vous n'êtes pas inquiète ?... »

— Il est si ponctuel d'habitude... répondit madame Borel comme se parlant à elle-même;... je ne sais pourquoi... j'ai peur ! ajouta-t-elle bien bas. »

En cet instant, un coup de marteau retentit.

« Mère, le voici ! » s'écria Antoinette.

On entendit dans l'escalier un pas étrange, tantôt hésitant, tantôt précipité, puis la porte s'ouvrit et Fernand parut, l'œil étincelant, le front haut, le visage empourpré.

Sa mère le regarda et se tut. Antoinette tremblait. — M. Borel, plus maître de lui, interrogea son fils :

« Te serait-il arrivé quelque chose ? lui demanda-t-il. »

— Mon père, répondit brusquement le jeune homme, je me suis croisé tout à l'heure avec ce Pierre Kernolan... Sans que je sache pourquoi, il m'a toisé de son glacial et insolent regard, et moi, exaspéré, altéré de vengeance, plus que de coutume, je lui cinglai sur-le-champ un vigoureux soufflet. — Lui, toujours impassible, me dit alors avec calme :

« Demain matin à six heures, monsieur, je vous attends sur la Lande Verte. Choisissez votre arme. »

» — L'épée, répondis-je.

» — C'est bien, monsieur, je serai exact. »

— Voilà ce qui m'est arrivé, mon père... Si j'étais seul, je m'en réjouirais, mais à cause de vous, ma mère, de toi, ma sœur, je le regrette puisque je vous afflige. »

Il cessa de parler, et un silence de mort régna dans l'appartement. M. Borel songeait avec effroi à l'inhabileté de son fils dans le maniement des armes; il se souvenait au contraire d'avoir entendu vanter l'adresse, la force, l'incomparable sûreté de main de son rival. Madame Borel avait des visions plus sombres encore.

« Le duel pour mon enfant, pensait-elle, c'est la mort... et la mort, c'est l'éternité !... »

L'Éternité !... La malheureuse mère se répéta

plusieurs fois à elle-même ce mot consolant ou terrible comme pour en mesurer les insondables profondeurs, puis elle pleura...

Où irait cette âme au sortir de la lutte suprême? Où l'emporterait ce dernier soupir exhalé dans une malédiction?...

L'œil maternel s'arrêta épouvanté sur le seuil de ces ténébreuses régions, et se détournant, chercha un point lumineux, un rayon d'espérance. Ce rayon brillait très-pur et très-doux sur le front d'Antoinette.

Madame Borel l'attira vers elle et le baisa.

« Du courage, ma mère!... murmura la jeune fille en étouffant un sanglot.

— J'en ai besoin, mon enfant, répondit madame Borel d'une voix très-basse, car j'ai, vois-tu, d'affreux pressentiments... Si ton frère se bat demain, il mourra, et s'il meurt... je ne lui survivrai pas! »

La pauvre mère avait prononcé ces derniers mots avec la froide énergie du désespoir; elle les regretta en voyant chanceler sa fille, et désirant la soustraire pendant quelques instants aux émotions trop fortes de cette scène, elle se pencha vers elle et lui dit :

« Je voudrais être seule un moment avec ton père et ton frère... Va, mon enfant, va dans ta chambre et prie pour nous! »

Antoinette, pâle, brisée, obéit silencieusement; mais lorsqu'elle fut seule en face de son Christ d'ivoire, seule avec le confident adoré dont l'amour ne se lasse pas d'écouter nos plaintes et de consoler nos douleurs, son âme déborda et jeta ce cri :

« Mon Dieu, que votre paix descende sur vos serviteurs égarés! Faites qu'ils se pardonnent, qu'ils s'aiment, puis, Seigneur, prenez mon cœur tout entier et que le jour de leur réconciliation soit celui de nos fiançailles... O Jésus, mon divin, mon unique époux, daignez hâter ce jour!... »

Que se passa-t-il alors pour l'angélique enfant?..

Meurtrie par la pierre de l'épreuve, vit-elle, comme un autre Etienne, le ciel ouvert sur sa tête, et en reçut-elle, à cette heure suprême une soudaine et divine inspiration?...

Ne cherchons pas à pénétrer ces secrets de la foi, de l'espérance et de l'amour, et contemplons seulement Antoinette, qui, aux derniers accents de sa prière, se relève forte et sereine, descend furtivement, appelle une vieille servante et s'enveloppe à la hâte dans une ample pelisse dont elle rabat le capuchon sur sa chevelure d'or.

« Suis-moi, je te prie, ma bonne Justine, dit-elle; nous allons chez madame Kernolan... »

— Mademoiselle... mademoiselle se trompe ou j'entends mal! exclama la vieille bonne.

— Nous allons chez madame Kernolan, répéta Antoinette, mais, au nom de Dieu, ne me trahis pas et que personne ici ne soupçonne la démarche que je vais faire!... Il s'agit de la vie de mon frère, ma pauvre Justine... et peut-être aussi de celle de ma mère! ajouta-t-elle d'une voix tremblante; ah! que Dieu qui m'a inspirée, m'accompagne et achève son œuvre!...

En peu de mots la jeune fille confia alors à cette humble et discrète amie de la famille l'angoisse de son cœur, son but, ses espérances; puis toutes deux ayant atteint la demeure du notaire, Antoinette agita faiblement la sonnette, et cette porte, dont elle n'avait pas franchi le seuil depuis plus de dix ans, s'ouvrit devant elle.

« Madame Kernolan est-elle seule et pourrais-je la voir un instant? demanda mademoiselle Borel au domestique intrigué.

— Oui, mademoiselle, veuillez me suivre; madame est dans sa chambre.

— Attends-moi, je te prie, ma bonne Justine, dit Antoinette à sa vieille compagne; ce ne sera pas long... »

CLAIRE CHANCEL.

(La suite au prochain numéro.)

ÉCONOMIE DOMESTIQUE

FEUX DE CHEMINÉE, PROCÉDÉS D'EXTINCTION.

Aussitôt qu'un feu de cheminée aura été découvert, jeter une poignée de fleur de soufre dans le foyer, non sur les flammes, mais sur les charbons à moitié noircis; il se produira aussitôt un dégagement de gaz acide sulfureux qui éteindra le feu immédiatement; à défaut de fleur de soufre, employez, mais avec précaution, du sel ammoniac en poudre, ou de la potasse, ou de la soude commune; à défaut de ces ingrédients, du sel commun en grande quantité fera l'affaire. J'ai vu éteindre un feu de cheminée en jetant du vinaigre sur le feu du foyer. Il suffirait dans la plupart des cas de retirer le feu du foyer et de fermer la cheminée hermétiquement, soit à l'aide du rideau, soit, à son défaut, avec une serviette ou un drap mouillé de manière à intercepter complètement le courant d'air.

CHARLOTTE DE POMMES.

Garnissez entièrement les parois intérieures d'un moule bien beurré de tranches minces de mie de pain. Remplissez de marmelade de pommes et recouvrez-la de tranches de mie de pain, de manière à la bien envelopper de pain de toutes parts. Placez sur un feu doux et couvrez du four de campagne bien chaud. Laissez prendre belle couleur (une petite demi-heure environ); renversez sur un plat et servez chaud.

En substituant des tranches de biscuit aux tranches de pain, et en les couvrant intérieurement d'une couche de quartier de pommes cuites au beurre, on obtient la charlotte russe la plus simple, qui se mange froide.

LA BARQUE DU PÊCHEUR

Le vent mugit : c'est la tourmente ;
Que Dieu sauve de ses fureurs,
Sur la vaste mer écumante,
La frêle barque du pêcheur !

L'ouragan joue avec la quille
Qu'un effort vigoureux défend.
Ils sont trois sur cette coquille :
Un vieillard, un homme, un enfant.

« La tempête en vain nous assiège,
Disait le patron effaré ;
Avec ma ceinture de liège,
J'échapperai, j'échapperai ! »

Le matelot pensait : « J'estime
Que ce vieux-là craint le danger ;
Moi, vaillant, je brave l'abîme :
Je sais nager ! je sais nager ! »

Il ne sait pas nager, le mousse,
Il n'a pas de ceinture, lui ;
Et pourtant, à chaque secousse,
A chaque éclair qui luit,

Il n'a pas peur, l'enfant ! il prie ;
Il dit à Dieu, dans sa candeur :
« Je vois bien la vague en furie,
Mais je vous vois aussi, Seigneur ! »

Pas un seul cheveu de ma tête
Ne tombera sans votre aveu ;
De l'écueil et de la tempête,
Vous pouvez me sauver, mon Dieu ! »
Sur un rocher, près du rivage,
Le batelet craque et se fend.
Ils sont trois, jetés sur la plage,
Mais Dieu n'a sauvé que l'enfant.

MADAME HUE.

CORRESPONDANCE

FLORENCE A JEANNE

Es-tu rentrée au nid, chère hirondelle voyageuse ?... Tes ailes sont-elles reployées pour la froide saison ? As-tu repris tes habitudes parisiennes, et vas-tu de nouveau charger tes blanches épaules de leur fardeau accoutumé, de ce poids des occupations quotidiennes et des devoirs d'intérieur, trouvé si lourd par quelques-unes ?

Après l'avoir déposé pendant plusieurs semaines, c'est avec un nouveau courage que tu le reprends, n'est-ce pas ? Tu rentres en possession des tâches journalières, ennuyée de t'amuser, lasse de te reposer, « retournée » enfin, comme tu le dis plaisamment.

C'est étonnant, comme de nos jours on éprouve le besoin de se retremper : les mondains se retrempe dans ce qu'ils nomment la solitude,

c'est-à-dire quelque chose de très-bruyant et de très-mouvementé encore ; les solitaires se retrempe dans la contemplation des masses, dans le contact avec l'humanité, c'est-à-dire qu'ils vont frotter leurs défauts contre les défauts d'autrui ; de là, un petit échange auquel chacun perd également ; les fils des champs se retrempe dans le tumulte des cités, dans l'atmosphère des rues étroites, chargée des émanations des cuisines et de la fumée des cigares ; les citadins se retrempe dans le calme des champs qu'ils ont soin de troubler, dans la rustique simplicité qu'ils travestissent à l'envi, dans les habitudes frugales auxquelles les envois de Potel et de Chabot servent de correctif, etc., etc. Et après qu'on s'est retrempe de la sorte loin de son foyer,

en s'interrogeant bien, on s'avoue à soi-même qu'on ne se trouve ni plus frais, ni plus dispos, ni mieux portant, ni plus heureux.

C'est que, vois-tu, le calme, la sérénité, le bonheur, tout cela est en nous-mêmes : si les objets extérieurs exercent leur influence sur nous, ce que l'on ne saurait nier, nos dispositions intérieures influent énormément aussi sur la manière dont nous voyons les choses du dehors et sur les impressions qu'elles nous font ressentir. En vain promènerions-nous de plage en plage un esprit agité, un cœur en deuil, ce n'est pas du changement de lieux que nous viendrait la consolation... Il faut la chercher plus loin, plus haut que les horizons de la terre.

Tu n'as point à la poursuivre, ma petite Jeanne, toi qui ne connais pas l'amertume des larmes... celles que tu as versées jusqu'ici ne prenaient point leur source dans les profondeurs de l'âme; elles se formaient à sa surface, comme ces filets de cristal qui glissent au printemps parmi les fleurs des prés. Tu as cru souffrir parfois, tu as même souffert; mais cette souffrance offrait du charme, illuminée encore par les illusions de la première jeunesse!... Il était intéressant, il était poétique de pleurer ainsi, et ces larmes avaient leur douceur... c'est la rosée du matin, cela : elle rafraîchit.

Plus tard, le soleil la dessèche; elle s'absorbe dans les ardeurs du midi; c'est alors que, dans l'embrasement de la vie, l'orage se prépare; les heures poursuivent leur course; la journée s'avance; les points noirs se forment à l'horizon; le vent des tempêtes se déchaîne; la foudre éclate... et alors le déluge des larmes amères, des vraies larmes nous submerge!...

Je les ai versées de bonne heure, celles-là ! tu le sais, toi qui m'a vue en deuil de mes plus chères affections ! toi qui, sur la tombe de la plupart des miens, m'as entendue jeter ce cri d'agonie, ce cri de la passion d'un Dieu : « Mon âme est triste jusqu'à la mort ! »

Mais quand le fiel du calice m'a rempli le cœur d'amertume, ce n'est pas au bruit, ce n'est pas au mouvement, ce n'est pas au monde surtout que j'ai demandé l'adoucissement et l'apaisement...

Si je les ai trouvés dans le silence, dans la retraite, dans le divin tête-à-tête avec la croix, je n'y ai pas reconquis d'abord cette faculté de jouir, cette aptitude au bonheur qu'on m'enviait jadis... Quand l'on a entendu tinter certains glas, quand on a vu la terre retomber lourdement sur les cercueils où dort la meilleure partie de soi-même, on a subi des déchirements qui ne se guériront pas, on a senti se briser en soi des cordes chantantes qui ne vibreront plus... On marche encore sur sa route; mais l'on y marche machinalement et sans but; c'est là qu'est le mal.

Le but terrestre de nos premiers pas, c'était la jouissance, c'était le bonheur, n'est-ce pas ? Nous échappe-t-il, nous croyons n'avoir plus notre

raison d'être ici-bas, et le découragement ralentit notre allure et nous étreint le cœur...

C'est la plus dangereuse peut-être des tentations :

A ces heures fatales, nous refusons d'envisager l'avenir où nous verrions poindre sans doute une aube d'espérance; nous nous détachons du présent où Dieu nous laissait pourtant quelques épis à glaner, et nous reportons nos regards vers le passé pour n'y plus voir que nos morts bien-aimés... leur ombre flotte sur toutes les joies effeuillées pour en empoisonner le souvenir. Leur tombe se dresse entre nous et la vie, comme un obstacle à tout effort; il y a du crépe noir sur chaque fleur, de l'ombre sur chaque rayon; les vides autour de nous creusés nous attirent, et la désespérance nous enveloppe...

C'est pour ces heures de défaillance que Dieu réserve ses suprêmes secours; alors il se lève, nous tend la main et nous aide à marcher. Ce n'est pas vers les folles joies d'un jour qu'il dirige nos regards; ce n'est pas vers les consolations d'une heure qu'il nous pousse doucement : non !

« En haut les cœurs ! » dit-il.

Et nos cœurs, en s'élevant, apprennent à souffrir fructueusement... Nous comprenons enfin que les larmes vaines, les regrets inutiles sont un stérile hommage à rendre à nos chers morts; ce qui nous rapproche d'eux, c'est le devoir, c'est la vertu, c'est la vie sanctifiée qui prépare les réunions éternelles...

Et dans l'accomplissement de ces devoirs, dans la pratique de ces vertus, dans la sanctification de nous-mêmes, nous nous « retrempons » véritablement; nous ressuscitons notre cœur, nous le rajeunissons pour d'autres affections sacrées qui ne nous feront pas oublier les premières, mais nous aideront à en supporter la perte.

Ces phases providentielles, ma chère Jeanne, je les ai toutes traversées entre la chaîne de montagnes que je vois bleuir à cette heure sous les brumes du soir et la plaine jaunissante qui fuit vers l'horizon; le bruit des cascates le long de ces rampes rocheuses a couvert celui de mes éclats de rire d'enfant et de mes sanglots de jeune fille; ces vieilles futaies que respecte encore la cognée du bûcheron, ont vu sous leur ombre, ma robe blanche des jours de fête flotter sur les mousses veloutées, et, plus tard, mon voile de deuil s'accrocher aux épinettes; les vallons ignorés creusant leur sillon vert entre nos montagnes sont les confidentes des secrets de ma vie, que je n'ai point égrenés à tous les vents du ciel... Ils savent mes illusions et mes désenchantements, mes joies intenses et mes sombres tristesses, mes espérances sans bornes et mes désespoirs infinis. Ils n'ignorent pas ce qu'il m'a fallu de forces pour soulever la pierre du sépulchre, pour sortir de la tombe des miens, pour reprendre ma vie propre et laisser Dieu y verser du bonheur encore... car il y en a, mon amie... Il a fleuri parmi les ruines

comme une plante vivace que l'hiver dépouille de son feuillage et qui se revêt, au printemps, d'une verdure nouvelle et de grappes odorantes... il y en a beaucoup !

Pour s'en convaincre, il suffirait de me voir prier entre mon mari et mes enfants !... Ils occupent aujourd'hui la place des absents que je pleure toujours, mais ils ne les en ont pas chassés, cependant : je me plais à les entretenir, à les leur faire connaître, à les leur faire aimer, et je grouille autour de ces chères mémoires un faisceau de regrets et d'affections qui les préserve de l'oubli.

Mon mari est bien devenu le fils de ma mère, qu'il n'a point connue pourtant ; mes enfants parlent du grand père, qu'ils n'ont jamais vu, hélas ! comme s'il les avait fait sauter hier sur ses genoux...

Ce culte de nos morts est la chaîne qui relie l'avenir au passé ; c'est le lien de famille qui ne se rompt pas ; c'est l'amour béni, l'amour éternel, plus fort que la douleur, plus fort que l'oubli, plus fort que la mort !

C'est ce culte qui allume en ce moment des lueurs surnaturelles dans les regards de mon fils.

Pendant que je t'écris, il joue avec sa sœur dans le grand jardin auquel l'automne enlève chaque jour un lambeau de ses voiles verdoyants ; aujourd'hui les pompes liturgiques de la Toussaint ont charmé les chers petits ; mais la longueur des offices les a quelque peu lassés ; au retour, ils se dédommageaient bruyamment de leur silence forcé et de leur retenue obligée ; mais les cloches

tintent lentement ; le glas funèbre pleure dans le ciel gris, et les joyeux ébats de mes enfants s'arrêtent :

« Tais-toi, dit Jacques à Louise, tais-toi, ma sœur ; on ne doit plus rire quand les cloches sonnent pour les morts. »

— Ça les empêcherait donc d'entendre ? demande la petite fille interdite. »

Mais Jacques ne répond pas. Il a découvert sa tête bouclée, il a joint dévotement ses mains, et sa figure tout à coup sérieuse sous un pâle rayon du soleil couchant, exprime un recueillement attendri.

Pendant ce temps, mon mari se promène à grands pas dans l'allée ombreuse où sa mère lui apprit à marcher... il évoque un cher souvenir... Elle répond sans doute à l'appel de son fils... elle vient à lui invisible, mais toujours tendre... Oh ! les liens entre mère et fils ne se rompent jamais.

Eh ! bien ! ceux qui unissent une femme à son mari ne sont pas moins forts, je le sens... A moi, maintenant, le soin de cette vie d'homme, le soin de ce bonheur, le soin de cette âme ! Je ne suis pas de trop entre l'ombre de la mère et les regrets du fils, je le sais bien... douce mission : quand le cœur de mon mari saigne, une seule main sait panser sa blessure, et cette main, c'est la mienne !... Je vais retrouver Pierre.

A une autre fois donc, ma chère Jeanne, de nouveaux épanchements de ta fidèle

FLORENCE.

MODES

Les tissus nouveaux pour les toilettes d'hiver sont principalement en laine et soie, mélange qui produit les plus heureux effets. Le damassé, le broché, le quadrillé, combinés avec de l'uni, font admirablement bien.

Les lainages conviennent pour les costumes habituels ; il y a un grand choix dans les étoffes du jour : *armure diagonale, armure pure laine, piqué de laine, natté de laine*, etc., toujours du petit drap, du cachemire de l'Inde, du cachemire d'Écosse et de la vigogne. En soierie, des tissus fort épais : du *broché de soie*, du *lampas*, du *matelassé*, de la *bourette* unie ou brodée ; des *velours frappés* et unis.

Pour le soir, du *crêpe de Chine* brodé ravissant, nuances de lumière, une raie mate et une raie claire, sur laquelle sont des broderies de dessins de Chine, couleur sur couleur.

Les tuniques se font extrêmement longues, bien drapées et très-collantes ; les garnitures, volants plissés, bouillonnés, etc., sont exclusivement réservées aux jupons qui se font peu en velours, beaucoup en faille et presque toujours assortis

aux tuniques ; néanmoins, les *noirs* sont très-souvent adoptés.

Les tuniques sont uniformément ornées de broderies de soie ou de laine, de galons brodés, et presque toutes d'un effilé plus ou moins ouvragé ; on n'a jamais vu une si grande variété de galons. Les uns sont en soie, brodés de dessins de cachemire, les autres en laine noire avec broderies fondues. Il y en a de rouges, brodés de soie blanche ; de laine grise, avec dessins roses et bleus ; des bruns et rouges tout en laine, d'ombrés, des écossais, des matelassés laine et soie, formant carreaux, etc., etc.

Le rouge de différents tons continue à être beaucoup employé en ornement, avec du gros bleu très-foncé, du vert bronze et du noir.

Voici un costume du moment, facile à porter, et pouvant convenir en voyage ; il est en petit drap damier beige clair et beige foncé. Le jupon a un haut volant plissé, avec un ourlet très-haut, liseré deux fois de flanelle rouge caroubier.

Tunique très-longue, avec un ourlet moins haut, liseré de même ; le devant de cette tunique





Journal des Demoiselles

ET PETIT COURRIER DES DAMES REUNIS

Modes de Paris. Rue Drouot. 2

Coiffures de M^{me} Tarot, r. Favart. 4. Cofres de M^{me} du Petit St Thomas, rue du Bac. 35.

Eventails artistiques de la M^{me} Alexandre 14. B. Montmartre. Teinturerie Européenne. B. Passenière 26.

est composé d'une bande rapportée en pareil, se rapprochant à la taille et s'évasant vers les deux extrémités. Elle est liserée de rouge de chaque côté, et boutonnée par deux rangées de gros boutons de bois beige foncé.

La tunique est retenue en arrière par des nœuds de ruban rouge; mêmes nœuds sur les poches et les manches qui ont des revers liserés.

Long paletot étroit, également ourlé et liseré — gros boutons de bois.

Autre costume de laine.

Il est gros bleu foncé. Le jupon est garni dans le bas de trois volants très-petits, bordés d'un ruban rouge à cheval. Ils sont posés à tuyaux, et surmontés d'un très-large galon de laine gros bleu, moucheté de rouge. Galon semblable à la tunique et dans le dos d'un paletot cintré.

Si l'on veut avoir des costumes de très-bon goût, parfaitement bien conditionnés, et ressortant tout à fait de l'ordinaire, il faut, sans conteste, s'adresser à la maison Duboys, rue d'Anjou Saint-Honoré, n° 31.

Madame Duboys n'emploie pas en garnitures tous ces galons si répandus dans les magasins de nouveautés. Elle a fait broder tout spécialement soit des tuniques, soit des bandes avec guirlandes au passé. J'ai particulièrement admiré des bandes de drap fin gris clair, avec fleurs de soie bleu pâle, mélangées de feuillages de différents tons de vert. Le tout est disposé de la façon la plus élégante et la plus nouvelle.

Les costumes d'étoffe de soie, ou laine et soie, drapés sur jupons de faille, ont un cachet tout à fait distingué et coûtent 600 francs.

Pour 200 francs, on a en lainage spécial un costume charmant.

Madame Duboys a d'excellentes idées pour les costumes destinés aux jeunes filles.

Par exemple, elle orne un petit lainage uni ou à petits carreaux peu marqués, d'une bande d'un autre tissu à carreaux plus accentués. Quelques costumes seront aussi garnis de rouge, mais cela si discrètement que l'œil n'en est jamais choqué; ainsi le modèle que je vais décrire.

Il est en levantine de laine brochée, et levantine unie gros vert. Le jupon, en uni, est orné d'un haut bouillon, dont le haut et le bas sont retenus par un biais de soie liseré d'un petit ruban rouge Sultan. Les trois lés de derrière sont plissés en long, bien resserrés à la taille et s'ouvrant dans le bas.

Tunique en levantine brochée laçant derrière.

Le lacé s'arrête à 20 centimètres de la taille sous un premier nœud de ruban gros vert liseré de rouge. Un deuxième nœud, placé un peu plus

bas, réunit les côtés de la tunique. Entre les deux nœuds, et à leur suite, s'aperçoit le plissé du jupon.

Le devant a un plastron d'étoffe ayant la forme d'un V, avec trois rangées de boutons verts.

Les manches sont moitié en étoffe brochée, moitié en uni, deux rangées de petits boutons les séparent en long.

Aux robes du soir, les manches se font claires.

Une jeune femme très-élégante, que j'ai vue à un dîner, avait une belle toilette blanche à corsage décolleté sur lequel elle avait mis un petit fichu croisé en dentelle espagnole noire; les manches très-collantes étaient aussi en dentelle noire. C'était original. Le fichu et toutes les draperies de la jupe étaient retenus par des bêtes au corps brillant et aux ailes d'or et d'argent diaprées. Même bijou dans les cheveux. Deux genres de coiffure sont en vogue en ce moment. L'un consiste à laisser pendre les cheveux, nattés ou non, dans un filet à poche, et c'est ce qui explique la réapparition des résilles à grands réseaux en lacets de soie, avec nœuds de ruban.

L'autre, au contraire, exige les cheveux tous relevés en racine droite, et une masse de petites boucles sur le devant de la tête; les peignes plus ou moins brillants trouvent leur emploi avec cette dernière coiffure.

Les toques sont toujours très-goûtées. On en fait en feutre, en velours et en peluche de soie. Celles en peluche blanche, avec longues plumes de même couleur et garnitures tout en pareil, sont fort élégantes.

Les capotes de soie sont beaucoup ornées de peluche. J'en ai remarqué une qui m'a semblé ravissante, et peut convenir à une femme âgée.

Elle est en faille marron avec torsades de peluche de même nuance, mélangées de peluche jaune maïs. Le dessous est orné des mêmes torsades.

Les chapeaux de feutre s'ornent avec du velours ou de la peluche et de grandes plumes. Les formes en sont assez variées.

Il y en a de pointus à petits bords. D'autres à bords assez larges, avec un retroussé de côté.

Quelques-uns ont des cordelières avec glands.

J'en ai vu de noirs, avec nœuds de velours rouge sur le côté, traversés par une longue boucle d'acier; velours rouge plissé en dessous.

Les pardessus d'hiver se feront très-longs. Ceux en drap épais couleur beige, ont beaucoup de cachet; col, poches et revers en velours de même couleur. Le devant et deux fentes de côté boutonnées par d'énormes boutons en passementerie beige.

VISITES DANS LES MAGASINS

Les magasins de deuil de la Scabieuse, 10, rue de la Paix, offrent un assortiment des plus complets en tissus de laine pour grand deuil. Nous citerons parmi les étoffes laine et soie (pour grand deuil) : le Radzimir, le drap d'Alma, le Barpoor, le gros de Syrie, le drap havanais, etc., etc.; et en étoffes tout laine : le drap de Paris, le drap Chambord, la Vénitienne, la faye de laine, la vigogne et le cachemire de l'Inde. Pour deuil moins sévère, cette maison possède un choix d'armures tout laine en un mètre vingt centimètres de largeur depuis 3 fr. 75 c. le mètre jusqu'à 10 francs, ainsi que des étoffes charmantes pour demi-deuil.

La vigogne et la neigeuse à grands ramages sont des tissus en cachemire pur, très-légers au porter et très-chauds; ils sont la propriété de la Scabieuse, seront la grande nouveauté de la saison.

Parmi les nombreux costumes confectionnés également dans les ateliers de cette maison, nous en avons remarqué plusieurs d'un goût charmant. Le manque d'espace ne nous permet pas de vous en donner ici le détail. Nous vous signalerons toutefois une toilette de grand deuil en cachemire noir, garnie de crêpe anglais. Un tablier arrondi orné de trois biais doubles en crêpe, rabattus l'un sur l'autre, recouvre le devant de la jupe et s'arrête de côté sous un panneau de crêpe qui se perd derrière, dans les plis de la jupe; un nœud de crêpe resserre ce pli et relie les panneaux. Au bas de la jupe, même disposition de biais. Poche en crêpe. Le corsage montant a un plastron de crêpe, un rouleau au bord de la basque et une manche à coudre avec parement de crêpe.

Les modèles de pardessus sont également très-variés dans les formes et les garnitures. Les grands manteaux pour voiture ont des formes confortables; ils enveloppent la femme et la préservent de la bise; on les garnit généralement de fourrure. Pour la ville, la forme paletot est charmante, et que de variété dans la coupe! Un joli modèle est en matelassé; castor d'Asie dans le bas, à la manche et à l'encolure. Sur les coutures du dos un galon décrit des pattes et ce même galon forme brandebourgs sur le devant et longue patte flottante partant de l'épaule. Les modes des magasins de la Scabieuse se distinguent par leur bon goût; mais vous décrire quelques-uns des chapeaux que j'ai vus m'entraînerait trop loin; je terminerai en rappelant à nos abonnées que les échantillons sont envoyés franco.

Nous nous empressons d'informer nos lectrices que M. Péreineau, le propriétaire de la Teinturerie Européenne, 26, boulevard Poissonnière, vient de trouver un procédé breveté qui donne aux soieries teintes en noir fin et en couleurs fines la souplesse du neuf; ce procédé s'applique non seulement à la teinture noire, mais aussi aux teintures de couleur.

Je puis parler avec certitude des excellents résultats obtenus, car les robes de faille teintes qui m'ont été montrées pourront être employées derechef en robe; la soie est brillante, ne se casse pas aux plis, et les couleurs à la mode sont franches. Cette amélioration s'applique aux ameublements teints en couleurs fines.

Les costumes de laine, ainsi que je l'ai souvent dit, sont teints tout faits avec les garnitures de volants, de plissés, de bouillonnés, etc., etc. Nous prions nos lectrices de s'adresser directement à M. Péreineau.

Toute innovation ou amélioration entourée de garanties sérieuses, nous semble devoir vous être signalée, mesdames, et celle dont je veux vous parler mérite l'attention des mères de famille. Le busc articulé et garanti incassable, de madame Emma Guelle, 39, boulevard Saint-Martin, est un utile perfectionnement apporté au corset; composé, dans la partie du milieu, de plusieurs lames d'acier très-minces, il offre la résistance nécessaire en même temps qu'un soutien souple et léger. Le corset à busc articulé, en donnant à la taille la souplesse et l'élégance qu'elle doit avoir, ne comprime ni la poitrine ni les mouvements; on s'y sent à l'aise. Les prix sont modérés. Les tournures, dont l'importance est grande dans l'ensemble du costume, ont suivi la mode actuelle. Une tournure bien faite sera donc très-étroite à partir de la ceinture afin que les hanches soient complètement dégagées, et en pente légèrement accentuée pour soutenir le drapé des costumes à la mode. Cette tournure se compose de ressorts d'un seul morceau, disposés en demi-cercle, et de branches verticales pliant naturellement au moyen d'articulations qui la font retomber d'elle-même. Souple et très-légère, elle se dissimule sous le costume. Les pousifs et cages en brillant blanc ou gris coûtent 3 fr., et 4 fr. en popeline rouge; la longue tournure blanche et grise 6 fr., et 8 fr. en popeline rouge. Madame Guelle a été brevetée pour ses tournures, et son busc articulé a été médaillé à l'Exposition des arts appliqués à l'industrie.

TAPISSERIES POUR RIDEAUX, CHAISES, FAUTEUILS ET ÉCRANS

De chez M^{me} Lebel-Delalande, 348, rue Saint-Honoré.

Le goût est de plus en plus au genre ancien; on recherche les vieux débris, les morceaux de tapisserie des époques Henri II et autres, pour les copier. On trouve chez madame Lebel-Delalande une collection variée de ces dessins, disposés en bandes, pour portière et rideau, ou en chaise, ou en fauteuil, ou en écran. En voici un aperçu :

Une bande Louis XIII pour portière a quarante-cinq centimètres de large, représente des pavots et des œillets aux nuances éteintes, un encadrement cerne le dessin; elle est échantillonnée au lancé sur un mètre dix de hauteur, et coûte, fournitures comprises, soies et laines de Hambourg, 90 fr. La longueur de la bande est toujours de trois mètres, excepté pour les petites bandes pour chaises volantes et de fantaisie. La largeur que nous indiquons est celle du dessin. Une bande Henri II encadrée, vingt-cinq centimètres de largeur; longueur de l'échantillon lancé, soixante-dix centimètres; les fournitures, laines et soies comprises, coûtent 45 fr.; mais il y en a depuis 38 fr. Cette même largeur, en laine de Saxe, coûte 10 fr. de moins.

Une bande ancienne, joli dessin de rinceaux, vingt centimètres de largeur, longueur de l'é-





Novembre 1876

Modes de Paris,

Journal des Demeiselles

rue Ornel, 2.

N° 1075 bis

Coutures de belles filles des Magasins du Petit St-Thomas, Rue du Chapeau, 33. Union Lacroix, avenue Voltaire, 2 et 3, spéciale pour coutures de belles jeunes.

Boutique de la Compagnie des Indes, rue de Grenelle St-Germain, 42. Machines à coudre Wheeler et Wilson, Boulevard Strasbourg 19.

chantillon cinquante centimètres, coûte 28 fr. La tapisserie sur canevas uni au point simple imitant le petit point convient mieux pour reproduire les anciens dessins ombrés. Elle est très en vogue et n'est pas plus longue à faire que celle au point croisé.

Une bande sur trois mètres de long, largeur du dessin vingt centimètres, longueur de l'échantillon fait soixante-dix centimètres, fournitures comprises, coûte 48 fr. Les prix varient suivant l'importance du dessin et la longueur de l'échantillon. Depuis 28 fr., on trouve des bandes échantillonnées de dessins variés : Smyrne, turc, Louis XVI. Les bandes pour chaises volantes et sièges de fantaisie, sur un mètre cinquante centimètres de longueur, échantillonnées et fournitures, coûtent, selon le style : 10, 12 et 15 fr.; et pour brise-bise, 7 fr., sur un mètre vingt centimètres. Je vous parlerai le mois prochain des dessins pour fauteuils.

Pour compléter les renseignements donnés sur les tissus, nous vous parlerons des étoffes de la Compagnie des Indes, 42, rue de Grenelle-Saint-Germain. Laissant de côté les beaux foulards et les cachemires de l'Inde dont nous vous avons donné la nomenclature, nous ne nous occuperons que des tissus nouveaux. L'armure et le madras de Bombay sont de magnifiques étoffes chamarrées de dessins fondus qui produisent un très-bel effet; toutes deux sont reproduites sur les fonds à la mode : prune chamarré de mais, marron chamarré havane clair, bleu marine chamarré de bleu pâle, réséda chamarré argent.

Un genre jaspé ombré est très-certainement la plus belle étoffe qui se puisse voir; le dessin se perd dans le fond en mourant et produit des ombres et des effets de lumière semblables au chatiment d'une pierre fine : le fond prune est jaspé blé, le fond noir gris perle; le fond ardoise gris perle, le fond bleu marine marron doré, le fond bronze bleu paon verdâtre, le fond bleu

marine bleu paon. Ces deux dernières couleurs réunies font ressembler ce tissu au plumage du Lophophore; mêmes reflets brillants et changeants. Le prix est de 12 fr. 50 c. le mètre en soixante centimètres de largeur. Puisque nous sommes au genre broché, signalons encore, sur un fond diagonale armure, des ramages bleu marine et feutre sur bleu ancien; lie de vin sur tête de nègre; bois sur bois très-clair; bleu très-pâle et noir sur bleu marine; cette étoffe coûte 12 fr. 50 c. le mètre en soixante c. de largeur.

Un autre tissu nouveau tout soie, que nous appellerons de soie bourre, rappelant les tissus grumeleux algériens, nous offre deux dispositions de rayures fines et inégales, les unes multicolores sur fond : vert bouteille, bleu marine, bleu marine et brun jaspé, bronze et loutre; les autres : bleu ciel sur bleu marine, blé sur havane, angélique sur vert bronze, mais sur violet. Prix, 10 fr. le mètre en soixante centimètres de largeur. La Compagnie des Indes envoie franco les échantillons.

C. L.

Erratum. — Par suite d'une erreur typographique, le réveille-matin, qui se trouve à la huitième page du cahier d'octobre, a été indiqué comme venant de la maison de M. Lebel, 6, rue Laffitte, au lieu de 56 de la même rue.

ÉTEIGNOIRS

Aux personnes qui aiment à lire dans leur lit, à la lueur d'une bougie, nous recommandons un éteignoir qui éteint de lui-même la bougie, lorsqu'on s'endort et qu'on oublie de la souffler. Plus de rideaux brûlés avec cette excellente petite machine. Elle coûte un franc, rue Vivienne, presque au coin de la rue de Richelieu, chez un lampiste.

A la même adresse, on vend d'excellents rafraichissoirs pour le vin ou les sirops, au prix de 4 francs.

EXPLICATIONS

PREMIÈRE GRAVURE

Toilettes et modes de mademoiselle Tarot, 4, rue Favart.

Première toilette. — Robe en faille ornée d'un petit plissé derrière; devant, trois grands plissés avec bouillonné au-dessus; poche plissée avec un plissé et deux nœuds. Corsage avec basque (1) à petit côté prolongé formant draperie sur la traine; nœud large frangé. — Chapeau en feutre forme timbale avec draperie en velours, touffes et bouquets de giroflées derrière.

Deuxième toilette. — Robe en faille de deux tons; dans le bas, devant, deux plissés, traine avec bouillonné et ruche renversée; draperie plissée à trois larges plis retenus par des boutons, biaisant et retournant derrière; revers sur le côté; corsage garni dans le haut d'un plissé avec nœud; manche avec revers et draperie. — Chapeau-torque en velours, draperie en satin devant, bouquet de roses, bouquet avec traine derrière; dessous plissé en organdi.

Toilette d'enfant. — Robe anglaise en velours avec trois rangées de boutons en biais; poche ornée de

boutons et d'un nœud en satin; ceinture en satin. — Chapeau en feutre gris avec draperie en velours, aile droite.

DEUXIÈME GRAVURE

Toilettes d'enfants, des magasins du Petit-St-Thomas, 35, rue du Bac et de M. Lacroix, tailleur, 2, rotonde Colbert.

Costume de petit garçon de 8 à 10 ans. — Costume de chasse en velours. — Jaquette longue à ceinture avec quatre poches devant; col à revers, liserés formant plastron. — Pantalon court ajusté au genou; guêtres en peau boutonnées. — Chapeau en feutre.

Costume pour enfant de 4 à 5 ans. — Robe anglaise en drap flanelle brodée. La robe est droite devant, ornée d'une bande brodée de chaque côté des boutons; poche avec bande brodée dans le haut; col marin, bande brodée sur le bas de la manche; dos entré, un peu plus court que le devant; le tout bordé d'un plissé.

Toilette de fillette de 12 à 14 ans. — Robe en tissu diagonale rayé, jupe ornée d'un petit plissé droit fil surmonté d'un volant plus grand en biais. — Polonaise boutonnée sur le côté gauche et formant jaquette à droite; tablier bordé à crêpeaux; pan carré derrière

(1) Les abonnées aux éditions verte et orange recevront ce patron le 16 novembre.

à droite orné d'un biais; à gauche la polonoise est relevée par un noeud. — Chapeau *Pifferari* en feutre avec torsade et nœud en velours; plume sur le côté.

Costume pour petite fille de 4 à 6 ans. — Robe en cachemire, droite devant, fermée par des nœuds en faille, taillée carrée devant et courte derrière, ornée d'un plissé; jupe plate devant et plissée derrière, ornée de deux nœuds. — Bottines en satin de laine boutonnées sur le côté.

Toilette de petite fille de 7 à 10 ans. — Costume en tissu natté. — Robe droite devant, avec deux rangées de petits boutons et de liserés; le bas de la robe est garni de deux plissés; le dos, qui est plus court que le devant, est bordé d'un plissé avec bouts de ceinture frangés retombant sur la partie plissée, qui figure la jupe. On peut faire le jupon séparé en le faisant plissé derrière comme à la quatrième toilette, plat devant, sur les côtés, et le devant seulement orné de deux plissés dans le bas. — Chapeau en feutre avec coques de velours et plumes derrière.

TAPISSERIE COLORIÉE REPOUSSÉE

BANDE AUBUSSON pour ameublement.

ABAT-JOUR

Troisième et dernière partie de l'abat-jour. Il faut égaliser les trois parties de l'abat-jour de manière à les bien raccorder ensemble. On les réunit en les collant, puis on met sous presse chacun des deux collages avec une règle plate; on ne fait le troisième collage pour fermer l'abat-jour que quelques heures après,

lorsque les deux premiers collages sont parfaitement secs. Puis on met en presse avec la règle plate, sur laquelle en pose comme poids un fer à repasser.

PETITE PLANCHE DE BRODERIE

Suite de la collection d'alphabets.

ONZIÈME CAHIER

Costume en faille et tissu natté. — Costume en drap. — Costume de petit garçon. — Costume en cachemire. — Costume en matelassé. — Dessin soutache. — Garniture. — Carré broderie anglaise. — Parure. — Col matelot pour enfant. — Bonnet de baby. — Pantoufle. — Ecusson avec L. C. — Cravate en tulle. — Dessin soutache. — Plateau pour porte-bouquet. — Bague. — Guirlande pour drap. — Octavie. — Robe de baby. — Robe d'enfant de quatre à cinq ans. — Louise. — Entre-deux.

PLANCHE XI

1^{er} CÔTÉ

Robe de baby, page 8. }
Vareuse, costume de petit } Cahier de novembre.
garçon, page 1.

2^e CÔTÉ

Robe d'enfant de quatre à cinq ans, }
page 3. } Même cahier.
Pantalon, costume de petit garçon, }
page 1.

RÉBUS



Explication du rébus d'Octobre : Qui ne peut frapper l'âne frappe le bât.

Le mot de la charade d'Octobre est Centaure.

Le Directeur-Gérant : J. THIÉRY.